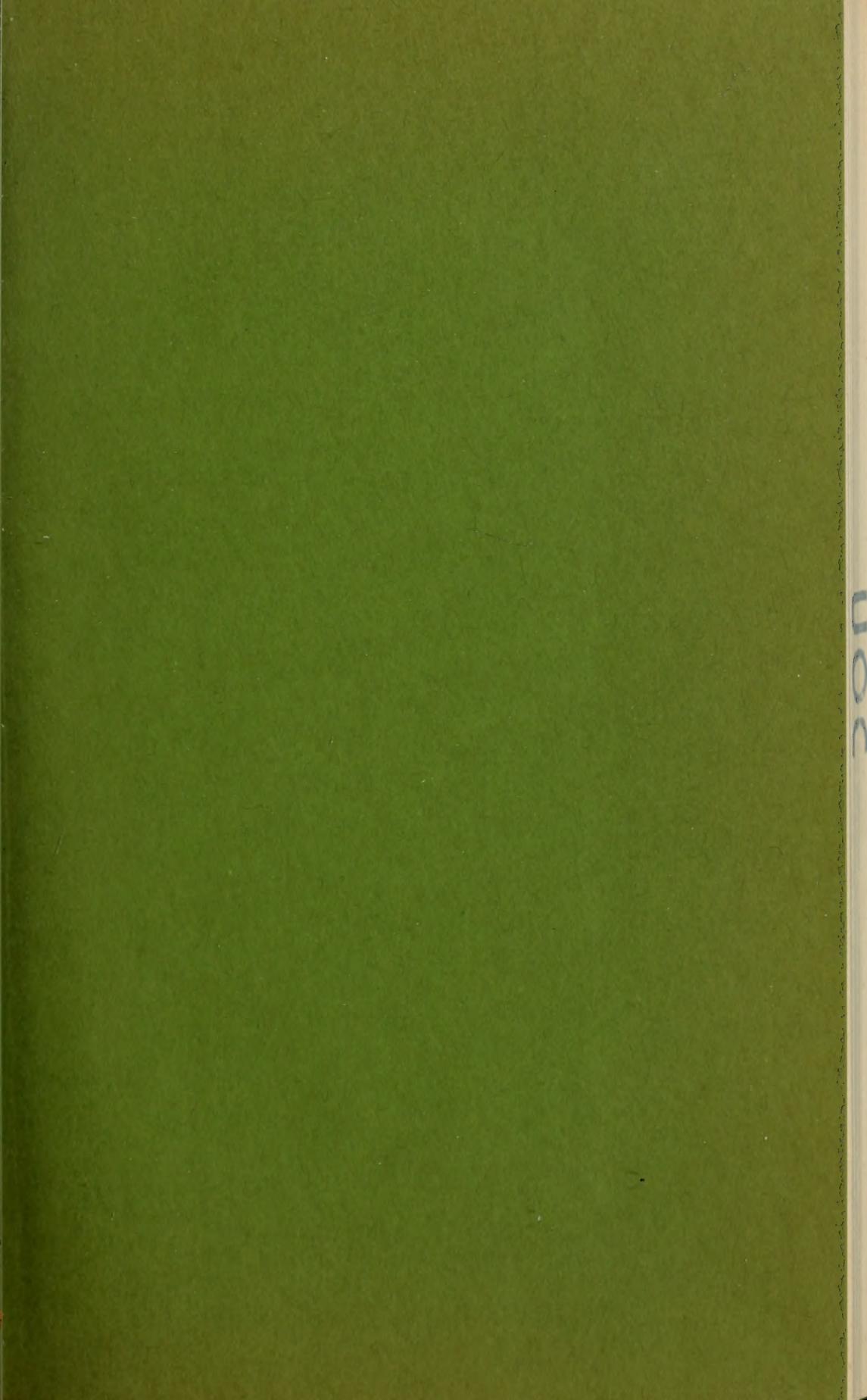


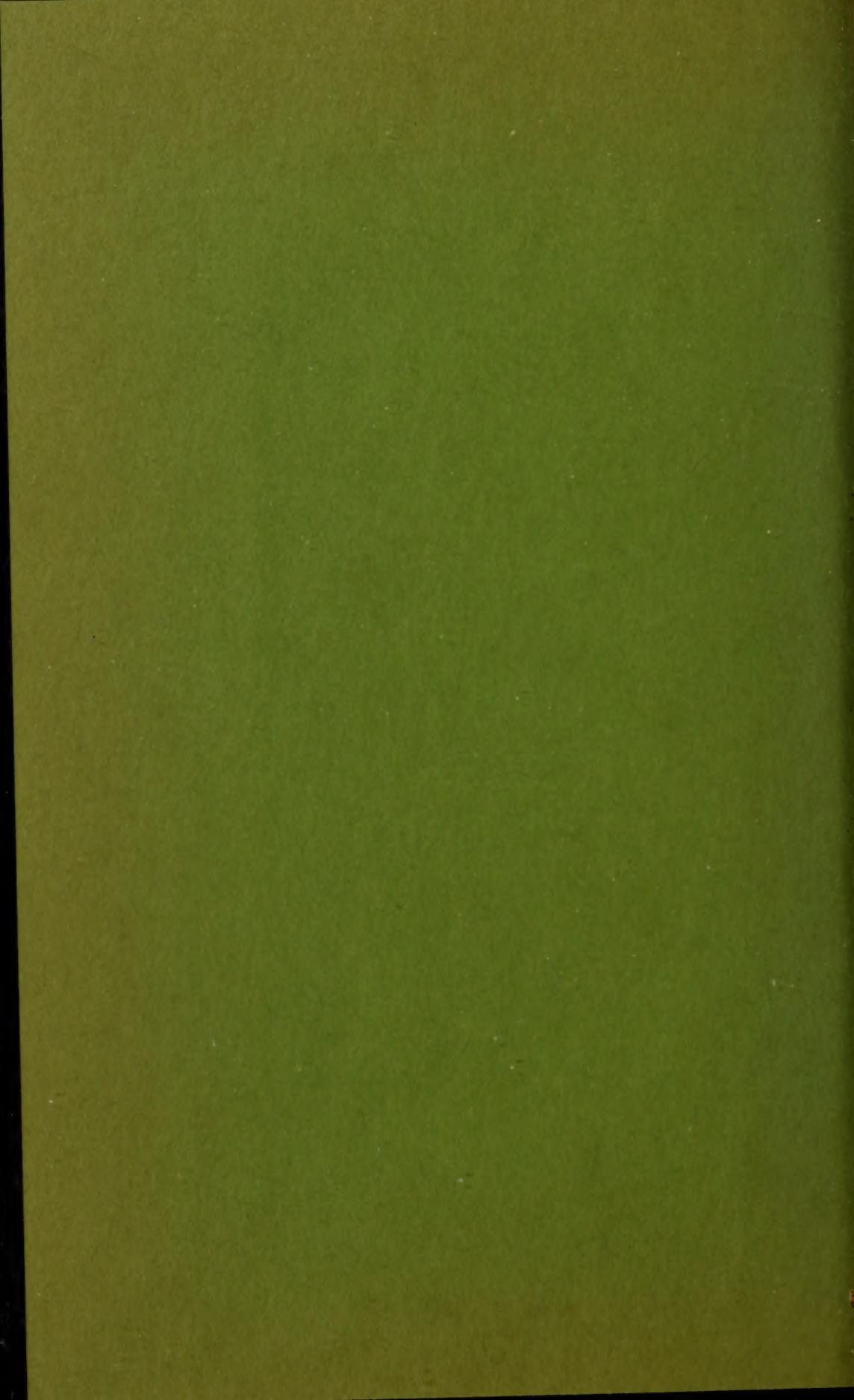
U d/of OTTAWA



39203002026499







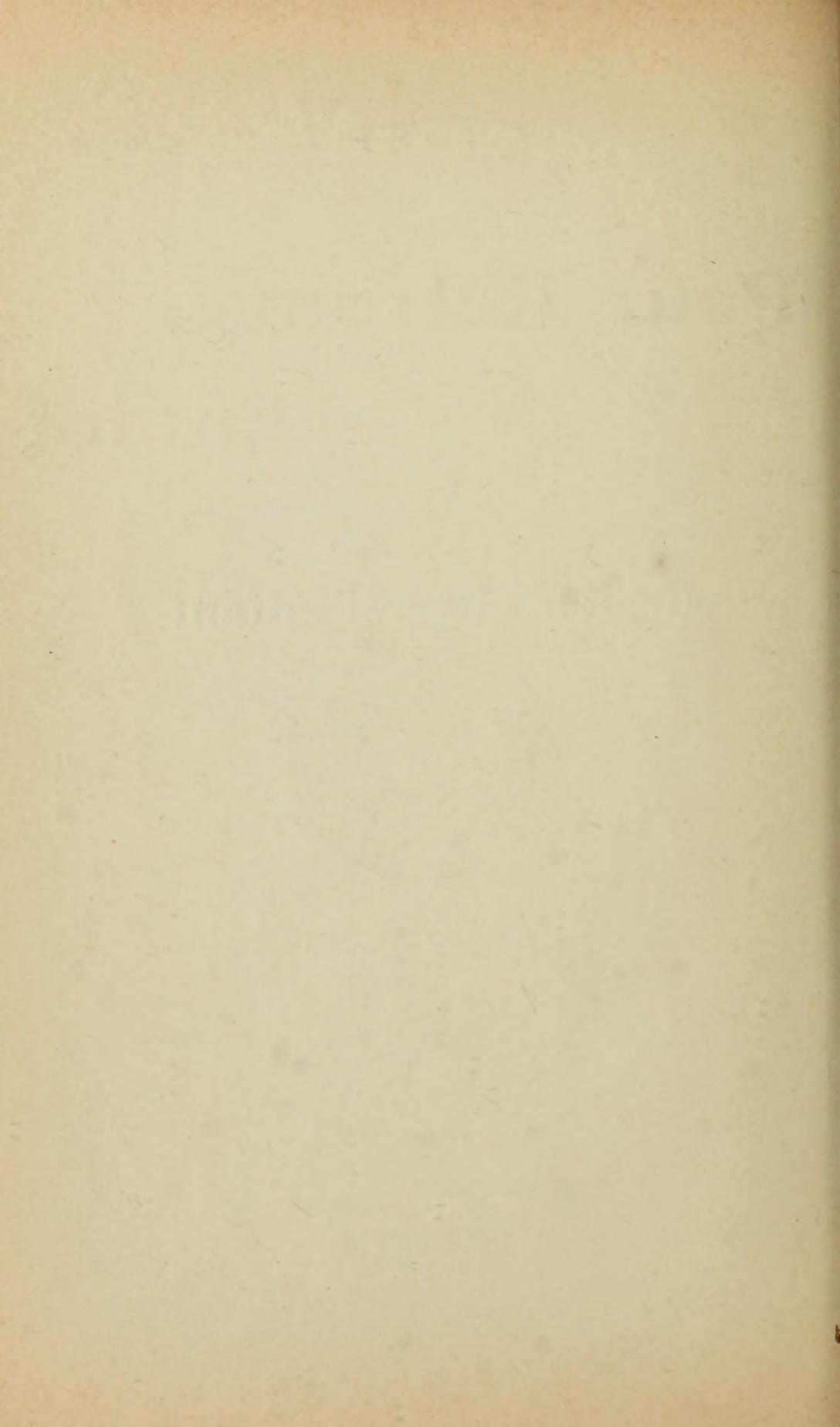
646-13-386

①

---

375 vert

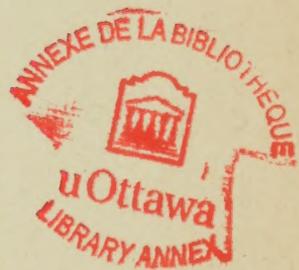
**Pour Retrouver l'Enfant**



cl 5  
GUSTAVE ZIDLER

# Pour Retrouver l'Enfant

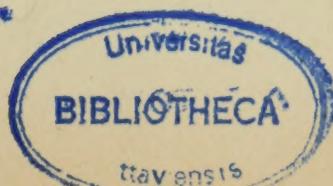
(SEPTEMBRE 1909 - JUIN 1910)



ÉDITIONS DE LA *REVUE DES POÈTES*  
LIBRAIRIE JOUVE & C<sup>ie</sup>, 15, RUE RACINE, PARIS

—  
MCMXI.  
—

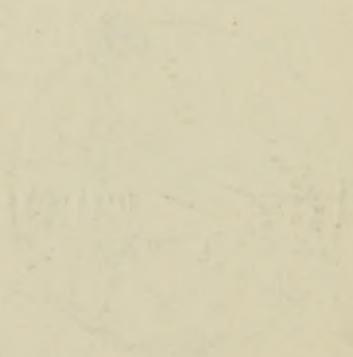
Tous droits réservés



491485

Pour Retrouver

l'Étudiant



PQ

2651

I32 P6

1911

A MES FRÈRES EN DOULEUR



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

PAR LA PRIÈRE



## FIAT VOLUNTAS TUA !

Le sacrifice est consommé : mon enfant dort —  
Déjà ! — du grand sommeil si glacé de la mort,  
Et sa pauvre maman a dû de sa main même  
Le couvrir du linceul, son vêtement suprême...  
Mon Dieu ! Vous m'avez donc enlevé mon enfant,  
Mon fils, ma glorieuse espérance, — et pourtant,  
Tout saignant, déchiré des pointes du martyr,  
Moi, je n'ai pas le droit, je le sais, de Vous dire :  
« Pourquoi, pourquoi, Seigneur, avez-Vous fait cela ? »  
— Mais d'une humilité de cœur toute chrétienne,  
Je Vous dis : « Puisque Vous l'exigez, le voilà !  
Que Votre volonté soit faite, non la mienne ! »

Mon Dieu ! pour m'amener à Vous, si j'ai péché,  
 Est-ce que déjà Vous ne m'aviez pas cherché ?  
 Et, voulant dans ma chair m'atteindre davantage,  
 Deviez-vous en rançon prendre un second otage ?  
 Pourquoi, mon Dieu, pourquoi tant de sévérité ?...  
 Et mon malheur, pourtant, m'eût paru mérité.  
 Mais qu'est-ce qu'avait pu Vous faire cette femme,  
 A qui vous arrachez le meilleur de son âme ?  
 Est-ce pour que je souffre en elle, et que je sois,  
 Témoin de son tourment, crucifié deux fois ?...  
 — Je répète, Seigneur, sans un mot qui Vous blâme,  
 Que Votre volonté doit seule s'accomplir !

Seigneur, pour prolonger mon nom, pour m'ennoblir,  
 Vous m'avez donné, quand je n'osais plus l'attendre,  
 Un fils ! et c'est ce fils que Vous venez me prendre,  
 Quand Vous pouviez d'abord ne me le point donner !  
 Devant Votre décret je veux bien m'incliner,  
 Seigneur, mais permettez tout au moins que j'estime  
 Que Vous avez choisi de grand prix la victime !  
 A ma fille qui souffre est échappé ce cri :  
 « Pourquoi pas moi ? Pourquoi notre frère chéri,  
 Si beau, si fort, qui peut à tous rendre service ? »...  
 — Et moi, j'ai dit qu'il faut croire à Votre justice,  
 Et, quand Vous ordonnez, pencher son front meurtri !

Oui, six ans j'ai vécu dans le charme et l'ivresse  
Paternels, qu'à plein cœur me versaient la caresse  
Et le gazouillement de mon petit garçon.  
C'était l'hôte enchanteur de ma pauvre maison !  
Sa petite âme, si vaillante et si joyeuse,  
Exhalait des parfums de fleur délicieuse !  
Il croissait si joli, si doux, mon benjamin !  
J'étais si fier de lui, quand il tenait ma main !...  
Et pourtant chaque soir, humble et tremblant de crainte,  
Je Vous priais, mon Dieu, de rester son gardien,  
Et de ne point l'ôter, ce fils, à notre étreinte...  
— Et Vous nous l'avez pris !... Et je dis que c'est bien !

Vous nous l'avez frappé d'un mal plein de mystère,  
Devant qui la science humaine doit se taire,  
Et malgré nos efforts, tout un mois, notre amour  
A vu le « bel ami » s'en aller chaque jour  
Par cent petites morts vers la fin trop certaine !  
Et quand, d'une voix d'ombre affaiblie et lointaine,  
Pour la dernière fois il dit : « Bonsoir, maman ! »  
De longues nuits encor dans notre embrassement  
Nous n'avons plus pressé qu'un douloureux fantôme...  
— Vous pouviez le sauver, si Vous l'aviez voulu,  
Seigneur !... Mais je consens, et je Vous chante un psaume,  
Puisqu'il Vous faut à Vous l'enfant qui Vous a plu !

Et voici la minute enfin, qui vient tout clore,  
Du dernier souffle éteint sur sa lèvre incolore,  
Du dernier battement de son cœur refroidi...  
Mon fils est mort !... Pourtant, Seigneur, c'était midi,  
L'heure du grand soleil, où se tient l'assemblée  
De la famille humaine à la vie attablée...  
Dans ce monde, pourtant, vivaient bien des pervers  
A qui Vous laisserez d'inutiles hivers,  
Des infirmes, criant après la délivrance,  
Par des lèpres rongés, tordus par la douleur...  
— Vous avez préféré mon fils, cette espérance !...  
Que Votre volonté soit contente, Seigneur !

Et tandis que partout ailleurs, dans la lumière,  
Tant de petits garçons jouaient près de leur mère,  
Dans l'ombre de la fosse ouverte — notre deuil  
Vit descendre à jamais l'insensible cercueil...  
Et ce qu'avec l'enfant nous couchions dans cette ombre,  
C'était toute une race, un grand rêve qui sombre,  
Un avenir d'honneur et de labeur sacré,  
Mon nom, mon humble nom, que pour lui j'ai paré...  
— Et pourtant, dans ce flux amer de pleurs qui monte,  
Dans ce chagrin si grand que tout paraît fini,  
Seigneur ! — et de cela Vous me tiendrez bien compte ! —  
J'ai pu Vous dire encor : « Père, soyez béni ! »

# LA PRIÈRE AU PETIT BIENHEUREUX

Puisque des mains de Dieu j'ai pu tout accepter  
Pour vous garder Ailleurs et pour vous mériter,  
Mon fils, céleste dignitaire,

Tous mes désirs s'en vont vous suivre au grand Mystère...  
Mais comme vous voici changé pour votre père !  
Tu n'es plus « mon petit garçon » !

C'est vous qui, maintenant, me faites la leçon,  
Si haut, que je me mets, avec presque un frisson,  
A deux genoux, quand je vous prie !

J'ai bien vu, quand vos yeux se sont clos, la patrie  
Qui nous prenait le lis de votre âme fleurie...

Vous partiez si beau, grave et doux !

Que vous êtes soudain devenu grand pour nous !

Quels secrets vous savez, dont je me sens jaloux,

Moi qui ne suis plus qu'un pauvre homme !

Tel vous resplendissez, que je ne sais pas comme

Il sied que je vous parle et même je vous nomme !

Tu n'es plus « mon petit garçon » !

Mon cœur, naguère encor, chantait comme un pinson :

J'étais si riche et fier, t'ayant dans ma maison,

Et me voilà si misérable !

J'étais le père, auprès de son fils, vénérable,

Et je ne suis plus rien !... Soyez-nous secourable,

Cher Ange, mon prince et seigneur !

Votre main dans ma main, c'était tout mon bonheur !

Voyez dans nos sentiers le triste promeneur

Qui s'en va, courbé, solitaire !

Refleurissez pour nous les chemins de la terre !  
Ranimez en passant d'un rayon salulaire  
Ma vitre et mon seuil sans gaîté !

Dans les nuits de Noël, où le ciel est quitté,  
Que de votre vol blanc mon sommeil visité  
S'enchanté au baiser que j'envie !

Prenez nos cœurs blessés : pour qu'Il les pacifie,  
Qu'Il leur rende le goût des tâches de la vie,  
Vous-même à Dieu présentez-les !

Puisqu'avec vous, Enfant, si je vous ressemblais,  
Je pourrais habiter vos glorieux palais,  
D'un enfant refaites-moi l'âme !

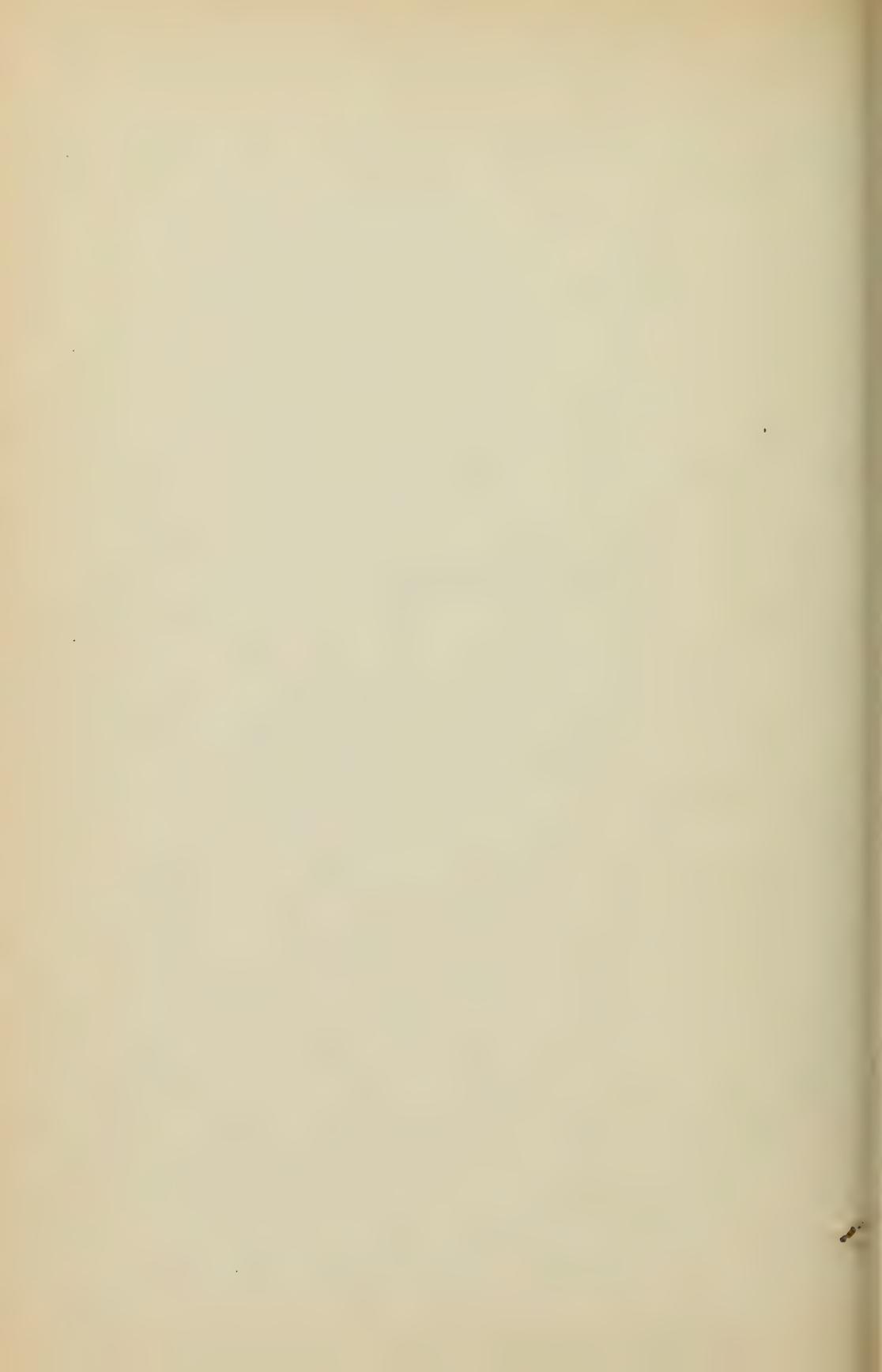
Répondez à l'amour qui vous cherche et réclame !  
Rallumez au foyer un peu de chaude flamme  
Que le deuil vienne moins ternir !

Bel Ange couronné, qui dois te souvenir,  
Là-Haut, en attendant que, pour nous réunir,  
De l'Éternité sonne l'heure,

Toi — leur « petit garçon » tout de même pour eux ! —  
Prends pitié, mon Enfant, de ta « maman » qui pleure,  
De ton « papa » — si malheureux !



# PROMENADES



On se dit, on se croit tout d'abord courageux...  
Puis notre beau projet s'envole et roule à terre  
Comme un frêle fétu dans un souffle orageux...

Oh ! ces premiers repas, où le cœur solitaire  
A la table trop large évoque encor l'absent,  
Où l'on souffre à parler et l'on craint de se taire !

Vingt fois l'entretien tombe et recommence : on sent  
Dans le vide les mots sonner comme un mensonge,  
Tandis que sur les yeux une brume descend.

Chacun alors s'exile en sa pensée et songe,  
Et dans un lourd silence, à de la nuit pareil,  
Le repas terminé vaguement se prolonge...

Où rayonnait, naguère encor, tant de soleil,  
La maison, en deuil, semble elle-même une morte,  
Dont chacun se fait peur de troubler le sommeil.

Des pleurs baignent mes cils... Il vaut mieux que je sorte.



Je ne sortais jamais sans lui.  
Je disais : « Qui vient ? Qui se nomme  
Pour la promenade aujourd'hui ? »  
— « Moi, criait-il, ton petit homme ! »

Et l'on partait, gais compagnons,  
Inséparables, par la route  
Qui s'en va vers les Trianons...  
Sa trace y reste encor sans doute.

Moi, je lisais, un peu distrait.  
Lui, devant moi, grave ou frivole,  
Soudain faisait halte ou courait,  
Comme un oiseau se pose ou vole.

Il cueillait de petites fleurs  
Dont l'herbe du printemps abonde,  
— Et nous ignorions les douleurs  
Qui pleurent partout dans le monde...

Je lisais, mais souvent mes yeux  
S'égaraiet par-dessus le livre ;  
Lui, m'épiait malicieux...  
Et fiers tous deux, contents de vivre,

Nous revenions, main dans la main,  
Du soleil à plein cœur, sans crainte...  
— Et seul, hélas ! dans ce chemin,  
Où se perd sa suprême empreinte,

Je glisse et fuis, le front baissé...  
Et ceux qui m'enviaient prospère,  
Disent, me montrant, je le sai :  
« Voyez passer le pauvre père ! »



Oh ! ne jouons pas — jeu cruel ! — à nous cacher...  
C'est près de ce bassin, derrière ce gros orme,  
Qu'un jour — je me souviens — il a dû me chercher.

Une trop longue absence en la mort se transforme,  
Et l'enfant, pris de peur, m'appelant d'un grand cri,  
Vite, pour l'apaiser, j'ai quitté le gros orme :

« Ton petit père est là ! ne pleure pas, chéri !  
Mes bras s'ouvrent encor : que ton cœur s'y rassure ! »  
Et l'enfant, consolé, dans mes bras a souri.

— Mais c'est moi, maintenant, saignant de ta blessure,  
Dans le parc vide, immense, autour de ce bassin,  
Qui te cherche, mon fils, et t'appelle et t'adjure,

Et pleure, inconsolable, à l'éternel larcin...



Que de feuilles, dans l'air brutal qui les tourmente,  
Pleuvent, pleuvent sans fin sur les gazons flétris,  
Sur l'eau mélancolique, en ces vasques dormante !

J'avais bien vu déjà des jours endoloris,  
Mais j'ignorais encor le vrai deuil de l'automne :  
Avril restait mon hôte... A présent j'ai compris.

Aux lanières des vents, sur le fond monotone,  
Lamentablement gris, d'un ciel tout affligé,  
La nue en flocons noirs s'échevèle et moutonne ;

Et de vagues rumeurs dans mon cœur naufragé  
Prolongent sourdement leur tristesse infinie...  
Qu'un enfant naisse ou parte, et le monde est changé !

Où j'ai rêvé d'amour, de joie et d'harmonie,  
La Nature n'a plus que de mornes secrets  
Dans le grand parc désert dont je sens l'agonie.

Tout dit l'adieu suprême. Oh ! ce soir, sans regrets,  
Si du trépas, mon Dieu, vous m'ouvriez les portes,  
Pour rejoindre l'enfant, comme je m'en irais !

Que les vents sous mes pas roulent de feuilles mortes !...



Nous nous connaissions peu naguère ; mais parfois  
Nos enfants s'amusaient tous deux dans cette allée,  
Et voici qu'où je vais triste et seul — je vous vois,

Seule aussi, tristement venir, de nuit voilée...  
Et nos regards pareils se croisent, douloureux ;  
Et peut-être mon deuil vous a-t-il consolée,

Et peut-être à présent suis-je moins malheureux...  
Nos enfants ont joué près de cette charmille,  
Et loin de nous, Ailleurs, ils s'amuseent entre eux.

Je songe à ce qu'était votre petite fille,  
Et vous songez de même à mon petit garçon :  
Dieu les a réunis dans sa grande famille !

Et du fait de souffrir ensemble, à l'unisson,  
Une entente secrète entre nous s'est conclue :  
Sous vos longs voiles noirs, dont j'aime le frisson,

Je crois voir ma Douleur qui passe et me salue !



Ami, je vous sais gré de me plaindre — à l'écart.  
L'indiscrète pitié devient vite un supplice :  
Dans le chagrin, tout blesse, un mot comme un regard.

C'est cela ! laissez-moi bien pleurer ! Que je glisse,  
Farouche et douloureux, sous les rameaux épais !  
On aime à boire seul les larmes du Calice !

Laissez-moi m'enivrer de silence et de paix !...  
Il se peut que plus tard mon ennui vous réclame ;  
Mais que dire à présent, si je ne vous trompais ?

Et je me frappe en vain la poitrine et me blâme :  
Mon fier vouloir, déchu, flotte comme un lambeau,  
Et, si las par instants, j'ai mal, si mal à l'âme,

Que je voudrais m'enfuir dans l'ombre d'un tombeau !



Oh ! ces visions dans les rues  
Des petits garçons rencontrés !  
O douleurs pas à pas accrues !

Devant mes regards éplorés,  
Petits garçons, ses camarades,  
Comme sans merci vous courez !

Que vos cris joyeux, vos gambades,  
Que, sans savoir, vos teints vermeils  
Semblent m'adresser de bravades !

Vous jouez, tous à lui pareils...  
Mais l'éclat de vos yeux atteste  
Qu'ils doivent voir de longs soleils !

Sous la cape plaisant et preste,  
Tel il trottait, — tels je vous vois !  
C'étaient son allure et son geste !

Vous me parlez : c'est bien sa voix !  
Vous riez : c'est bien son bon rire !...  
Et là, pour la première fois,

— Ah ! que la peine qui déchire  
Nous fait vilainement penser ! —  
Beaux petits garçons que j'admire,

Qu'il me faut parfois embrasser,  
Comme si vous preniez sa vie,  
Je sens dans mon cœur s'enfoncer

Le dard venimeux de l'Envie !



Laissez-moi donc aller, furtif, d'un air qui craint,  
Comme un pauvre honteux qui cache sa misère...  
Le chagrin, voyez-vous, m'a fait l'âme étrangère  
A tout ce qui n'est pas ma peine et mon chagrin.

Pourquoi désirez-vous qu'à causer je m'arrête ?  
Oubliez ce malade égoïste... J'aurais  
Des sourires forcés et des propos distraits,  
Et la source des pleurs à jaillir toujours prête.

Je reviens au logis plus triste et mécontent :  
L'air du dehors, trop vif, me semble encore contraire ;  
Tout ce bruit me fait mal... Au lieu de me distraire,  
De grâce, laissez-moi rentrer vite ! — Et pourtant...

Jadis, là-haut, à la fenêtre,  
Quand de mon travail je rentrais,  
J'étais bien sûr que je verrais  
Mon beau petit blond m'apparaître.

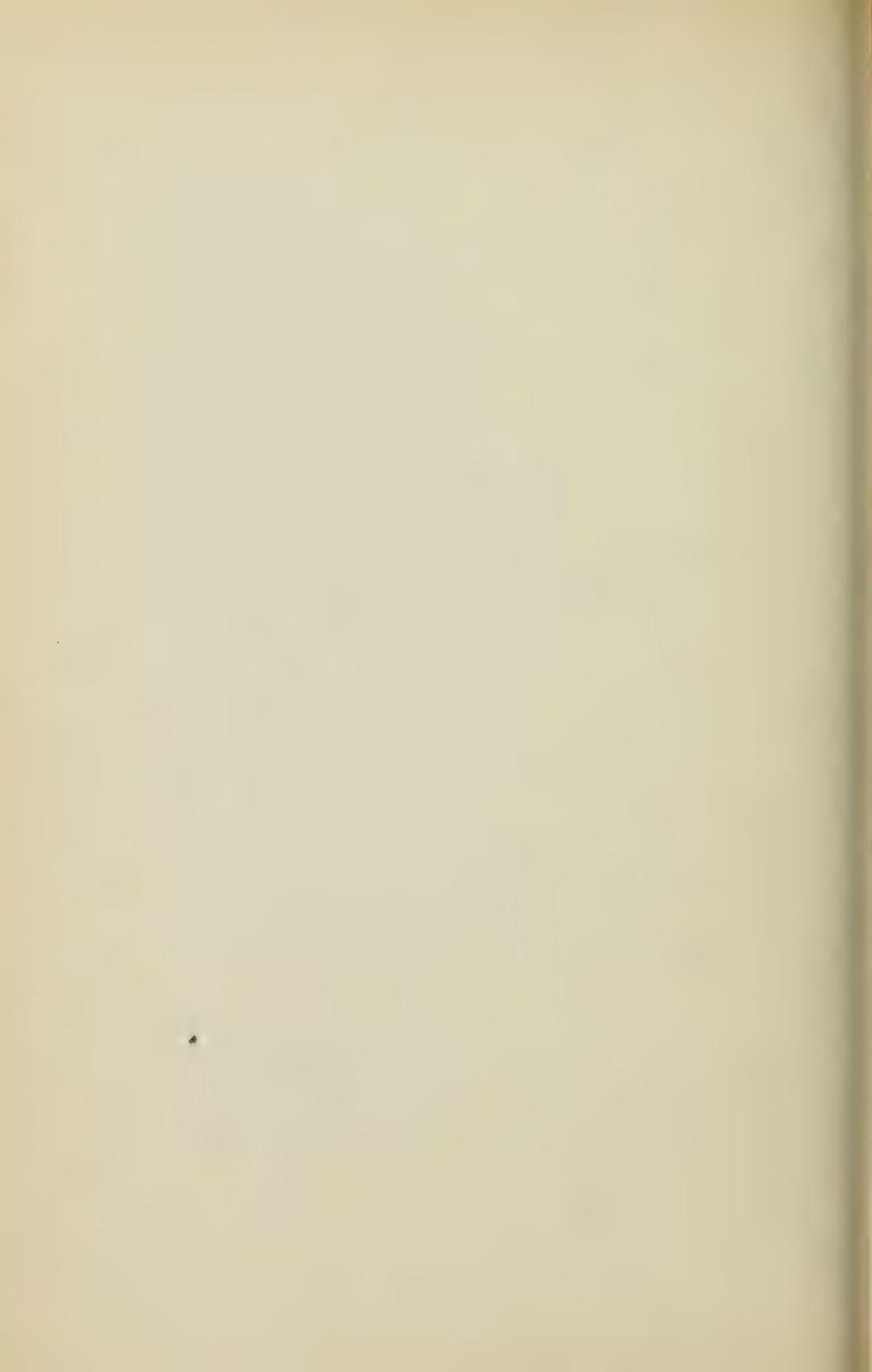
Que de fois son cri m'appela !  
Ou, devant son humble pupitre,  
Ses doigts, tapotant sur la vitre,  
M'ont dit : « Je t'attends ! Je suis là ! »

Et mon cœur battait d'allégresse,  
Sachant qu'il devait accourir,  
Et que la porte allait s'ouvrir  
Pour le livrer à ma caresse ;

Et mon cœur avait bien raison :  
Mon seuil s'ouvrait pour m'introduire,  
Et l'enfant m'offrait dans son rire  
Tout le bonheur de ma maison!...

Pourquoi voulez-vous donc que je m'arrête et cause?  
De grâce, laissez-moi rentrer vite!— Et pourtant,  
Derrière le rideau baissé, nul ne m'attend,  
Et ma porte, au retour, je sais, doit rester close !

DANS LA MAISON



Me voici seul — enfin ! — dans la maison déserte.  
J'y vais tout un long jour contenter mon désir,  
Scruter tous les recoins de chaque chambre ouverte.

Tous les miens sont partis : je puis tout à loisir  
Chercher mon petit roi dans son ancien royaume...  
Mon enfant ! mon enfant ! je veux le ressaisir !

Peut-être ainsi mon mal sentira quelque baume ;  
Peut-être en retouchant tout ce qu'il a touché,  
Si frêle et prompt qu'il soit, j'atteindrai son fantôme.

Que de temps à mes yeux il s'est déjà caché !  
Sans doute, quand il voit trop de monde, il s'exile,  
Il s'évade, confus et vite effarouché...

Mais ne crains rien. Mon seuil est clos. Voici l'asile,  
Où je te verrai seul, où seul tu me verras.  
Viens ! Je t'en prie, enfant, montre-toi, — plus facile !

C'est ton papa, tu vois, qui te tend ses deux bras !



Les meubles, tout autour de la salle, bien sages,  
Demeurent gravement à leur place rangés,  
Avec l'air ennuyé des calmes paysages.

Autrefois, un peu fous, au hasard mélangés,  
Les chaises, les fauteuils, en fantasque cortège,  
Formaient d'immenses trains, de bagages chargés.

Du désordre joyeux *Il* semblait le chorège.  
Il empilait, content, les bancs sur les coussins,  
Et puis, fouette, cocher ! il grimpait sur le siège,

Et ses cris excitaient d'impassibles roussins...  
— Parfois aussi, penché sur un livre d'images,  
Il aimait regarder d'exotiques dessins,

Des navires fuyant dans d'écumants sillages...  
Et nous disions : « Pourquoi, pourquoi donc ce petit  
Ne songe-t-il jamais qu'à de lointains voyages ? »

Et c'est ainsi qu'un jour il est vraiment parti...



Ah ! si cette glace aujourd'hui  
Pouvait me rendre sans dommages,  
M'exprimer les tendres images  
Qu'elle a dû conserver de *lui* !

Sont-elles toutes abolies,  
Mortes sans rien avoir laissé ?...  
C'est là pourtant — ô cher passé ! —  
Qu'on s'abandonnait aux folies.

Que de fois, juste là, devant,  
Elle a vu mon beau camarade  
Par ses bras, comme à la parade,  
Jusqu'à mon front se soulevant !

Et comme, avec des mines drôles,  
— Oh ! l'heureuse paire d'amis ! —  
Pour enfourcher mon cou soumis,  
Il escaladait mes épaules !

C'était un terrible grimpeur,  
Qui du ciel rêvait la conquête...  
D'un air de défi, sur ma tête,  
A sa maman qu'il faisait peur !

Nous nous promenions dans la chambre,  
Puis on revenait au miroir,  
Où, tout fier, il pouvait se voir  
Triompher comme un chef Sicambre !...

C'est bien vrai ! J'aurais dû bannir  
Ce jeu redouté de sa mère :  
Monter toujours, quelle chimère !  
Je croyais pourtant le tenir !...

Je regarde à la même place :  
L'enfant a dû faire un grand saut ;  
Il est monté si haut..., si haut,  
Que je reste seul dans la glace !...

C'est lui, mon tout joli, trait pour trait ressemblant !...  
Si la dévotion maternelle à l'image  
Consacre chaque jour son petit bouquet blanc,

Mon regard la caresse avec un tendre hommage...  
Pourtant plus je la vois, plus je sens qu'elle ment !  
Elle ne me rend rien, mais m'ôte mon courage.

Ce portrait, *ce fut* lui, jadis, un court moment !  
Immuable et gardé sous sa forme éphémère,  
Ce qui de lui nous vient nous le laisse un *enfant* !

Les autres grandiront pour remplacer leur père ;  
Lui, ne peut plus changer : l'arrêt est sans recours.  
Et devant ce portrait mon regret s'exaspère :

Il devra pour nos yeux rester l'*enfant* toujours !  
Mon esprit et mon cœur pourraient lui rendre vie  
Sous un plus grave aspect, de plus virils contours ;

Mais non !... Ah ! mieux vaudrait qu'elle nous fût ravi  
L'image où son destin semble à jamais fixé !  
Par elle — et voilà tout ce qu'elle signifie ! —

Lui, ce bel avenir, n'est plus que du *passé* !



Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? Imprudent ! J'ai cherché  
A rouvrir cette armoire où le passé sommeille,  
A lever ce rideau qui le gardait caché ;

Et voici que, dans l'ombre, où ma main les réveille,  
Je touche avec effroi ses anciens vêtements,  
Tous les jouets naïfs de sa vieille corbeille !

Qu'ai-je fait ? Compagnons de sa vie, instruments  
De sa délicieuse et printanière ivresse,  
Comme vous m'infligez de stériles tourments !

Où ses yeux, où ses doigts ont cueilli l'allégresse,  
Mes doigts, mes yeux troublés ne peuvent plus m'offrir  
Rien, rien qu'une infinie, indicible détresse !

Beau petit mouton blanc, qu'il a su bien chérir,  
Tambour, dont la gaité nous semble une ironie,  
Jeux qui l'amusez tant, que vous faites souffrir !

Mais puisqu'encor renaît, avec vous, l'agonie  
De mon trop court bonheur, comme un hochet cassé,  
Allez, objets cruels, ma douleur vous renie !

Cahiers, ou vit sans art son premier nom tracé,  
Bon *Tom*, pauvre *Bijou*, de son caprice esclaves,  
Flûte où frémit sa lèvre, où son souffle a passé,

Pantin qu'il a brisé, mais qui ris et nous braves,  
Blouse où sa forme reste, où son cœur a battu,  
Disparaissez toujours, douloureuses épaves

Survivant au naufrage où lui-même s'est tu !



Votre portrait sourit encor : je vous envie,  
Vous qui me possédiez, parents, heureux parents !  
La richesse d'un fils ne vous fut point ravie...  
    Vous souriez : je vous comprends !

Partir avant l'enfant qu'on chérit, — quelle chance !  
Je ne vous ai pas fait la peine des adieux ;  
Mais selon la loi juste, avec obéissance,  
    C'est ma main qui ferma vos yeux !

Plaignez mon deuil sans nom : notre langue de France,  
Qui, nommant l'*orphelin*, l'adopte et le défend,  
N'a pas un mot pour moi, pour nommer la souffrance  
    De celui qui perd son enfant !

Mon fils vous a rejoints, ô mon père et ma mère !  
Laissez-le jusqu'à moi, quand mon cœur est trop plein,  
Descendre, se pencher, assoupir ma misère !...  
Oh ! que je me sens *orphelin* !...



Pauvre infiniment, comme un roi découronné,  
Pour longtemps, bien longtemps — telle est ma lassitude!—  
J'implore du sommeil l'oubli, la quiétude,  
Le rêve, sur ce lit où notre enfant est né.

Chaque soir, je dis : « Viens ! je t'attends ! » et j'espère,  
Toujours, qu'il n'osera manquer, me décevoir.  
Qui pourrait l'empêcher de consoler son père ?  
J'y pense tant le jour qu'il doit la nuit me voir !

Et deux fois en effet, pris d'une pitié sainte,  
Penché, les bras vers moi tendus, il m'a souri :  
C'était lui, mais plus bel encor, mon beau chéri !  
Et j'ai pu l'embrasser, ô joie ! à pleine étreinte.

Mais, hélas ! de quel coup brutal le cœur se fend,  
Quand on cherche au réveil près de soi, sans entendre  
La respiration chantante de l'enfant,  
Et qu'il faut à l'horrible évidence se rendre !

D'autres, d'un vain fantôme un moment anxieux,  
Dès le premier rayon quittent l'affreux mensonge :  
C'est la réalité qui m'est un mauvais songe  
Tel que chaque matin je crains d'ouvrir les yeux !

Qu'il ferait bon dormir, rêver toujours, connaître  
Cette aube sans chagrins que nous promet le Ciel !  
Quand verrai-je en mes bras toujours mon fils renaître,  
O lit du grand repos et du rêve éternel ?



Je suis, tel qu'au départ, de tout rayon privé :  
Qu'il fut triste, à travers la maison, mon voyage !  
J'ai cherché mon enfant, et ne l'ai pas trouvé.

J'ai voulu demander aux choses du courage,  
Les choses m'ont partout répondu par des pleurs.  
Mon deuil n'est qu'une mer immense, sans rivage...

Mon Dieu ! que faire, las, brisé, de mes douleurs,  
Si je ne Vous les offre, et n'obtiens Votre grâce  
D'y laisser du moins croître au milieu quelques fleurs

Voilà, sur ce tapis, tout justement, la place,  
Où le soir, à genoux, auprès de sa maman,  
Pour nous tous il priait, avant qu'on ne l'embrasse;

Et devant son « petit Jésus », tout simplement,  
Pour Celui qui peut mettre aux épines des roses,  
Je redis à mon tour sa prière d'enfant...

## VOIX DE L'ENFANT

« Non ! père, il ne faut plus me chercher dans les choses ;  
Comprends bien qu'au-dessus de ce qui passe et meurt,  
De moi-même, en priant, à ton gré tu disposes.

Vois ! tu m'as retrouvé : je suis là, dans ton cœur. »



AUX LUEURS DU FOYER



Les yeux sur mon foyer, je contemple la flamme,  
Assis, coude au genou, le menton dans ma main :  
    Son mouvement sied à mon âme,  
Qui s'y revoit flottante avec le doute humain.

Combat troublant ! La flamme ou s'élançe ou recule,  
Et j'espère ou je crains, comme elle monte ou fuit :  
    C'est l'aube et puis le crépuscule,  
C'est le jour qui triomphe et puis presque la nuit.

La flamme et mon désir suivent la même houle :  
Parfois elle jaillit, prête à tout conquérir ;  
    Puis elle vacille et s'écroule,  
Et va, désespérée, aux ténèbres mourir.

O pauvre cœur qui sombre au moment qu'il s'élève !

O pauvre flamme courte en l'obscur maison !

Moi, devant ces cendres, je rêve

De clartés sans déclin sur un autre horizon...



J'évoque un vieux tableau de maître primitif  
Sans nom, mais dont la foi sut d'un pinceau naïf  
Fixer son rêve pur d'espérance chrétienne :  
Car j'y crois voir, mon fils, ta figure... oui, la tienne,  
Dans un rayonnement séraphique et très doux...

La Vierge tient Jésus enfant sur ses genoux :  
Avec je ne sais quelle exquise gaucherie,  
Voilée, elle se penche, elle L'adore et prie :  
C'est Dieu qu'elle offre au monde. Et puis, des deux côtés,  
Et jusque sur son front, dans des suavités  
Ravissantes, s'étage une ascension calme  
D'Anges touchant du luth ou présentant la palme,

Tous beaux pareillement, puisqu'ils sont tous heureux.  
Pourtant il en est un, plus pur, plus gracieux,  
Plus fervent, qui s'avance et chante les louanges  
De la mère du Christ, mère de tous les Anges.  
L'artiste en dessina le délicat contour  
Dans une effusion de lumière et d'amour,  
Que pouvaient seuls trouver le croyant et le père.  
C'est un enfant, mais plus qu'un enfant de la terre :  
Et tel souvent, mon fils, de candeurs tout fleuri,  
Je voudrais t'admirer dans mon songe attendri !



Comment ? Toi de retour, déjà ? — Dans le cher rêve,  
Amie, où j'ai vécu, l'heure m'a paru brève ;  
Car le temps, qui n'est pas goutte à goutte compté,  
Ressemble par avance à de l'éternité.  
Avec qui je causais, quand s'ouvrit cette porte ?  
Qui veux-tu que ce soit, si ce n'est *lui* ?... N'importe !  
Nous parlions cœur à cœur, comme dans un printemps,  
Tous deux, en confidence intime, bien contents...  
Je te vois qui souris tristement, et qui doutes :  
Pourquoi ? Crois-tu que ceux qui s'en vont par les routes  
De l'Infini, tout fiers de leurs splendeurs d'Élus,  
Indifférents et froids, ne nous connaissent plus ?  
Comment peux-tu penser que ton enfant lui-même  
Triomphe, avec l'oubli de sa maman qu'il aime,

Ailleurs — très loin — cloîtré dans son Ciel merveilleux ?  
Et ses parents vivraient dans l'exil douloureux,  
Sans que, pour alléger le faix de leur misère,  
L'Ange de la Pitié descendit sur la terre ?  
Peux-tu t'imaginer cela, chrétienne ? — Non !  
Pour joindre les vivants et les morts, Dieu, très bon,  
A voulu que tombât la suprême barrière  
En leur donnant à tous l'amour et la prière.  
Tu ne l'as pas perdu, ton enfant : par l'esprit,  
Il vit en nous, il parle en nous, il nous fleurit  
— Ton adoration fidèle le proclame —  
D'espoir, de grâce, avec sa douce petite âme  
Qu'il nous laisse aspirer délicieusement...  
... Et cette larme, ici, sur toi, ce diamant  
Qui scintille, si pur et si beau de lumière,  
Ne crois pas qu'elle a dû couler de ta paupière ;  
Mais c'est lui qui pleura tout à l'heure, à te voir  
Entrer si pâle encor sous ton long voile noir...



## NUIT DE NOËL

— Femme ! le feu s'éteint, tu vois : sur l'âtre noir  
Se pâment des lueurs mourantes de veilleuses...  
Viens ! ne restons pas là ! C'est trop triste, ce soir,  
D'écouter les cloches joyeuses !...

— Elles disent : « Noël ! Noël !... » Mon pauvre ami,  
Ailleurs, en cet instant, que de foyers en fête !  
Je songe au gai réveil qu'une autre mère apprête  
Pour son bel enfant endormi !...

— Femme ! Laisse assoupis les souvenirs trop tendres !  
Cela fait trop de mal d'agiter le passé !  
Viens ! le dernier tison est mort : l'âtre glacé  
Ne montre plus qu'un tas de cendres...

Dans l'ombre étendons-nous, le cœur anéanti,  
 Comme pour un sommeil qui n'aurait point d'aurore !...  
 — Nos yeux, en se fermant, contempleront encore  
     La place du berceau parti !...

## VOIX DE L'ENFANT

Noël ! Noël ! C'est moi, ma mère,  
 Dont vient vous consoler l'esprit.  
 C'est votre Ange qui vous sourit  
 Sous sa couronne de lumière !

Et toi, mon père trop aimant,  
 Il faut que la Foi te soutienne :  
 Courage ! Dans la nuit chrétienne  
 Monte une étoile au firmament !

Mon souffle est sur vous. Je devine,  
 Je sais ce qu'à votre âme il faut :  
 Je vous apporte de Là-Haut  
 L'Espérance et la Paix divine.

Tout le Ciel chante illuminé :  
 Plus de petits enfants qui meurent !  
 Plus de parents dont les yeux pleurent !  
 Noël ! Noël ! Jésus est né !

## D'UNE ANNÉE A L'AUTRE

Hier soir, toi pourtant si forte et résignée,  
Pourquoi dans un sanglot as-tu fini l'année,  
Pauvre amie ? Est-ce donc qu'un dernier souvenir  
T'empêchait, plus amer encor, de contenir  
L'amertume en ton cœur trop longtemps amassée ?  
Ou bien, en cet instant suprême, ta pensée  
A-t-elle vu soudain notre enfant plus pâli,  
Lui-même, avec la triste année, enseveli ?  
Ces jours, qui retombaient sur lui, dans le mystère,  
Ne te semblaient-ils pas comme un peu plus de terre  
Jetée à tout jamais sur le petit cercueil ?...  
Et j'ai compris tes pleurs menant ce dernier deuil,

Je n'ai pas essayé d'en ralentir la source ;  
Mon cœur, pour consoler, lui-même est sans ressource.  
Dans la nuit, près de toi, je me suis tu, craignant  
De faire à deux peut-être un chagrin plus poignant...

Et c'est l'aube déjà d'une nouvelle année,  
Qui se lève, si froide et d'ombre accompagnée,  
Que je pleure à mon tour... L'allégresse d'autrui,  
— La nôtre d'autrefois, — nous fait peine aujourd'hui.  
... Souviens-toi, l'an passé, du réveil à cette heure.  
Comme son joli rire animait la demeure !  
Il se pelotonnait entre nous deux, ainsi,  
Recevant tes baisers par là, les miens d'ici...  
Sa tendresse à nos cœurs donnait de belles fêtes !  
Il nous prit par le cou, rapprocha nos deux têtes,  
Et dit, nous bénissant, d'un ton délicieux :  
« Faites la bonne année, embrassez-vous tous deux !... »



## OFFRANDE

Jadis, en ce soir, nous fêtions ta fête...  
Pour ta fête encor, mon petit garçon,  
Je voudrais chanter, l'âme satisfaite...  
Mais qui n'a qu'un deuil n'a qu'une chanson !

Dans tes palais bleus, splendeurs éternelles...  
Moi, je ne sais plus t'offrir quels cadeaux :  
Des fleurs ? Tu les vois, Là-Haut, bien plus belles !  
Des chants ? Tu les dis, Là-Haut, bien plus beaux !

Il n'est qu'un présent que seul je t'adresse :  
Prends, prends nos deux cœurs, à toi sans retour,  
Ce cœur de papa, brûlant de tendresse,  
Ce cœur de maman, tout saignant d'amour !



UNE VOIX

— « Pourquoi pleurer encore ? Est-ce là ta promesse  
De résignation, de force et de douceur ?  
Qu'attends-tu ?... Poursuis donc ton œuvre — sans faiblesse  
Le travail, ô meurtri, c'est le grand guérisseur. »

— Oui, j'essaye, et voudrais mon cœur toujours de glace.  
Je ne peux pas ! je ne peux pas ! C'est mon bonheur  
De pleurer, et voici que j'aime ma douleur  
Presque autant que l'amour dont elle a pris la place !  
Bon pour le fossoyeur de sceller l'inconnu  
Dans le triple cercueil qu'à la terre il confie !  
Un beau petit garçon a traversé ma vie :  
Puis-je faire à présent qu'il ne soit point venu ?

## LA VOIX

— « Pourquoi pleurer encor ? Si rude est ta disgrâce,  
 Pourquoi dans ta blessure aviver le couteau ?  
 Ton fils devait partir ; il est parti plus tôt :  
 C'est l'histoire de tout bonheur humain qui passe !  
 Du torrent sans merci veux-tu changer le cours ?  
 Un beau petit garçon a traversé ta vie :  
 De l'exquis souvenir, dont ta trace est suivie,  
 Embaume avec ferveur le restant de tes jours ! »

— Je ne puis ! Je ne puis !... si calme et si gentille  
 S'élevait ma maison, simple, au pied du coteau !  
 Le passant saluait son bon air de famille,  
 Son petit jardin sage et peigné du râteau.  
 Sur ses murs blancs couraient des guirlandes de vigne  
 Sitôt que le volet battait pour le réveil,  
 Une tête d'enfant paraissait, faisant signe,  
 Et tes plus beaux rayons nous inondaient, soleil !

Mais, un jour, la grande eau du désastre est entrée,  
 Sinistre, impitoyable, en creusant par dessous,  
 Et l'enfant disparut, soudain, dans un remous,  
 Sans même un cri... Depuis que l'eau s'est retirée,  
 Le funèbre logis ne peut se consoler :  
 Il semble à chaque instant que quelque chose y meure ;  
 Chaque mur se souvient de l'heure affreuse, et pleure.

Nul feu n'y tarira ce qui doit ruisseler.  
 Et qui sait maintenant si la demeure est sûre,  
 Portant peut-être au cœur la secrète fissure  
 Dont elle doit bientôt tout entière crouler ?...  
 Que faire ? Je ne puis y rallumer la flamme,  
 Rallumer le soleil des anciens jours joyeux :  
 Un tel flot de douleur a roulé sur mon âme,  
 Que malgré moi souvent il m'en revient aux yeux !

## LA VOIX

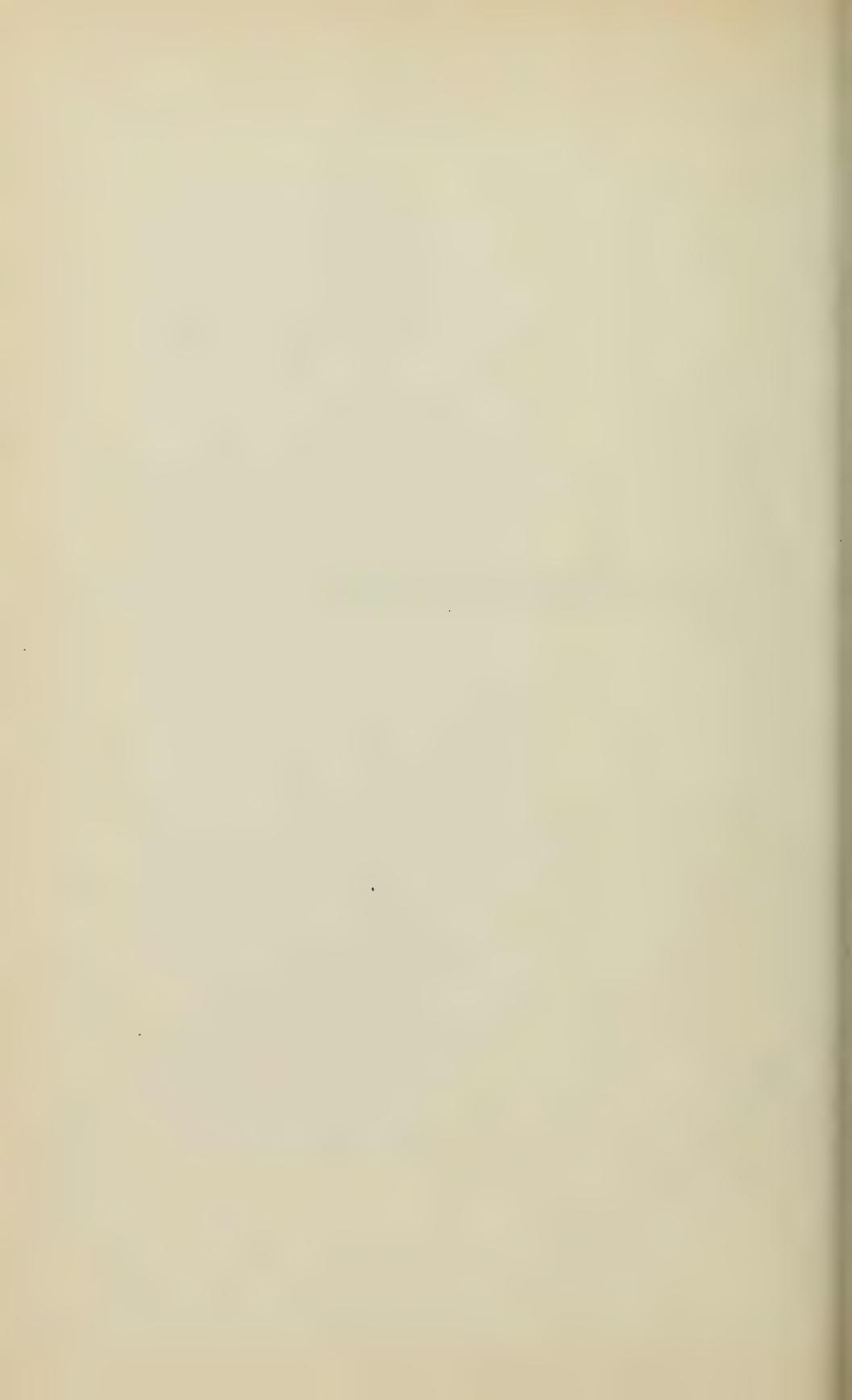
—« Chrétien de peu de foi, sans amour ni vaillance !  
 Pauvre homme trop humain, qui ne vois rien du Ciel !  
 Tu regrettes ton fils : fais-en une espérance !  
 Tu le perds chaque jour : fais-en de l'éternel !  
 Tu ne sais point prier. Donnas-tu ta souffrance,  
 Cette agonie, au Dieu qui fait mourir la mort ?  
 Qui veut s'agenouiller se relève plus fort.  
 Tu ne sais point prier, ne sachant te soumettre :  
 Si tu t'étais soumis, tu vivrais consolé.  
 Si tu croyais, chrétien, comme tu dois, le Maître  
 Des résurrections, te rendant l'exilé,  
 Eût rassuré ta nuit d'un réveil étoilé.  
 Mais tu gardes le goût de la tombe sans gloire !  
 Rensevelis tes morts chaque jour de ta main,

Et, tout à tes regrets, puisque tu ne sais croire,  
Pleure !... Tu peux pleurer, pauvre homme trop humain !»

— Tais-toi ! tais-toi ! Qui donc es-tu, voix si cruelle ?  
Ma mère et mon enfant vivent... J'espère et crois.  
Mon orgueil s'est souvent courbé devant la Croix,  
Tu le sais !... Quand on aime, on se tourne vers Elle.  
Le Dieu qui m'a frappé pouvait seul me guérir,  
Et j'ai vu dans mon cœur mes chers Morts reflleurir.  
Mais il faut bien se faire à leur nouvelle vie :  
On ne peut plus les voir qu'en pensée, et nos yeux,  
Nos pauvres yeux de chair, surpris et soucieux,  
— Pardonne leur faiblesse ! excuse leur envie ! —  
Sevrés de leur amour, s'affligent... Tous nos sens,  
Nos lèvres et nos bras, réclament leurs absents.  
Ne sont-ils point créés pour nous donner aux autres ?  
Comment s'aimer, s'unir entre cœurs, sans baiser ?  
Ah ! comprends mieux — le temps pouvant seul l'apaiser —  
Le drame intérieur qui suit l'adieu des nôtres !...

Pourtant me voici sage, appliqué de mon mieux.  
Viens ! ne me quitte plus, mon beau mystérieux !  
Je veux m'accoutumer à vivre avec des âmes.  
Je t'aime, comme il faut t'aimer, brûlant de foi,  
Sans pleurs, je te promets, si c'est toi qui me blâmes...  
Je vais même essayer un sourire pour toi !

VERS L'AUTRE HORIZON



## DANS LE SILENCE ET PAR DELÀ

O bonheur ! se cloîtrer dans son logis, au fond  
De sa province calme, et là, fenêtres closes,  
Les rideaux sourds tirés, libre et dépris des choses,  
Étouffer tous les bruits que les vanités font !

Ne rien voir que la lampe étoiler le plafond  
Dans des flots d'ombre, autour, ouatant la solitude ;  
Se blottir, affranchi de cette servitude  
De la foule, où le cœur se disperse et se fond !

Ne plus connaître rien des passions troublantes,  
Se replier sur soi, compter les heures lentes  
Dans un silence, où sage, à l'abri des intrus,

On file sa pensée ainsi qu'une quenouille,  
Où, sans crainte des sots railleurs, on s'agenouille  
Avec la grande foi des âges disparus!...

\* \* \*

Pourtant parfois, passant ténébreux, tu ramènes,  
En tirant du sommeil des cendres le tison,  
Les soucis des chemins au cœur de ma maison,  
Mauvais vent tourmenté, chargé de voix humaines!

Oh! dehors, ce galop des rafales, ce son  
De tocsin, ces clameurs d'ivresse ou de colère!  
Oh! ce souffle envieux qui s'insinue, et flaire  
Ma lampe, à ma lumière osant mettre un frisson!

Mon repos du foyer, pourquoi me le détruire  
De tes cris de fureur ou de ton méchant rire ?  
Cesse, cesse de battre à mon seuil en émoi !

Je ne veux rien savoir des désirs de la terre !  
Qui t'empêche un instant, vent jaloux, de te taire,  
De me laisser, ce soir, seul chez moi, bien à moi ?...

\* \* \*

Heureusement déjà l'obscur chasseur, funeste  
Au grand repos des nuits où nous aimons songer,  
S'en va plus loin, avec sa meute, voyager...  
— Et voici le silence enfin, presque céleste,

Un silence où plus rien n'arrive d'étranger,  
D'inquiétant, dans l'air immobile, où ne reste  
Plus de parole, plus un souffle, plus un geste...  
Un silence où l'on croit que rien ne peut changer.

Mes sens sont morts au monde, et, seule, ma pensée  
En secret se recueille et vit, débarrassée  
De tout l'affolement des hommes, triste et vain,

Tandis qu'autour de moi, comme une mer immense,  
Le silence s'étend formidable et divin...  
Et l'entretien avec le Mystère commence...

\* \* \*

Quand le noir Séraphin, sur ton front se penchant,  
Cueillit ton âme fine à la fleur de ta bouche,  
Et soudain l'emporta sur son aile farouche  
Dans des lointains profonds, là-bas, vers le couchant,

Tel nous enveloppa l'infini du silence...  
Mais alors, exalté par la douleur, sachant  
Que le cœur peut trouver tout ce qu'il va cherchant,  
Mon amour s'est lancé sur cette mer immense,

Et d'un suprême effort pour rejoindre l'aimé,  
Avec des vœux au Dieu qui frappe et des louanges,  
J'ai sur le sombre flot si fortement ramé,

Que, par delà l'abîme et ses ombres étranges,  
J'ai pu voir, sous un ciel d'aurore rallumé,  
Avec toi, mon enfant, chanter un réveil d'Anges!

\* \* \*

Silence inoubliable, où moi-même, à demi  
Mourant, j'ai vu s'ouvrir les portes solennelles,  
Où me courbant, mon Dieu, sous vos mains paternelles,  
Vous m'avez révélé tous vos secrets d'Ami!

J'avais déjà bien vu s'éteindre des prunelles ;  
Mais jusqu'au fond jamais ma chair n'avait frémi,  
Comme à ce chevet blanc d'un enfant endormi,  
D'avoir touché si près aux choses éternelles!

Et depuis—voilà tout mon bonheur!—bien souvent,  
Croyant encor donner la main à mon enfant,  
J'aime, aux longs soirs pensifs, conseillers d'espérance,

Sous la voûte d'un ciel grave, mystique et bleu,  
Errer au bord des mers profondes du silence,  
D'où la mort et l'amour m'ont mené jusqu'à Dieu!



## ADJURATION

Je t'en conjure, ô cher petit agnel exquis,  
Reviens vite au bercail tout simple, où tu naquis.  
Là-Haut, chez le bon Dieu, c'est plus beau... Tout de même  
Ici, c'est la maison de ton papa qui t'aime.  
Et vois ! pour ton retour mon seuil s'est bien lavé.  
Viens, parle ! assure-moi que je t'ai retrouvé !...

Viens par ici, chez moi ! Sans bruit, la porte close,  
Nous rêverons tous deux, tout seuls. — Là-bas, on cause,  
On chante, on rit. Ce sont tes sœurs. Le clavecin  
Laisse sous leurs doigts prompts s'échapper en essaim  
Le chœur tourbillonnant de ses notes dansantes.  
Pardonne à ces gaités de leur âge, innocentes,

Qui ne peuvent savoir tout ce que nous savons :  
Toi-même as-tu connu tant de pensers profonds,  
Lorsque tu partageais leurs jeux et leur folie ?  
Ne crois pas pour cela que mon foyer t'oublie :  
Tu vois bien, mon joli, qu'en mon cœur déchiré  
Tu restes douloureusement le préféré !

Viens chez moi, par ici ! Je t'offre du silence,  
De l'ombre, ce qui plaît pour toute confiance  
Intime, cœur à cœur... Parle-moi ! Parle-moi !  
J'essaierai de monter, plus digne, jusqu'à toi,  
Belle Ame rayonnante et haute, sans entraves...  
La mort reste entre nous, qui nous a rendus graves !

Dis, je ne me mens pas ? Dis, ma fleur de printemps,  
Ce qui me parle en moi, c'est bien toi que j'entends ?  
C'est que, vois-tu, je fais de mon mieux ; je m'applique  
Pour te comprendre encor sous ta forme angélique ;  
Mais je souffre à ne plus te toucher de mes mains,  
A ne plus t'admirer avec mes yeux humains !  
Que du moins je te sente à plein cœur ! Je t'appelle,  
J'ai soif de toi ! Telle est ma solitude, telle  
Ma détresse, ô doux sire, ô maître de mes jours,  
Qu'il faut m'aimer, qu'il faut descendre à mon secours !...

Rappelle-toi... jadis!... ces nuits d'ombre et de crainte,  
Où sur l'huile tremblait la lueur presque éteinte :  
Tu t'éveillais parfois, mais tu ne disais rien,  
Voyant sur toi penché ton fidèle gardien,  
Et tu te rendormais, calmé par mes paroles.  
A ton tour, mon enfant, fais que tu me consoles :  
D'une chanson du Ciel, ô cher petit jongleur  
Du bon Dieu, viens bercer, assoupir ma douleur !...





## POUR ME CONSOLER

Rien de plus : un journal déplié sur ma table...  
Et voilà tout d'un coup — vision formidable ! —  
Qu'à mon foyer — avec des milliers de rumeurs,  
La palpitation de milliers d'autres cœurs —  
Roule crûment, devant mon âme endolorie,  
Ce que le fleuve humain dans un seul jour charrie  
D'infamie et de fange ou de haine et de sang...

Mais sentant ta présence, ô mon bel innocent,  
Comme un rais de soleil, se coulant par la vitre,  
Soulignait le scandale ou le crime au gros titre,  
Par scrupule et respect pour toi, je l'ai caché,  
Le messager impur, comme on cache un péché...

Et je songe, mon fils ! mon fils ! qu'à cette vie,  
Qu'à tout ce flot brutal de souillure et d'envie,  
Par l'appel des plaisirs dans tous tes sens troublé,  
Ton cœur d'adolescent se fût un jour mêlé !  
Avec ta fibre d'or si délicate et tendre,  
Que de choses il t'eût fallu souffrir d'entendre !  
Et dans ce tourbillon perdu, pour remonter  
Le courant mauvais, comme il te faudrait lutter !  
Ou cet ami, ce beau petit enfant candide  
Que tu fus, qui survit glorieux et me guide,  
Tu devrais le laisser mourir derrière toi,  
Pour devenir un homme, un pécheur comme moi !  
Tes mains, ton corps entier, ont gardé leur noblesse ;  
Tu n'as pas à rougir, déchu, d'une faiblesse,  
Et je regrette moins ta fuite ; je me dis :  
« Cela vaut mieux peut-être ainsi. Le Paradis  
L'a reçu frais encor de l'eau de son baptême :  
Je n'ai plus rien à craindre ici que pour moi-même ;  
Le divin Jardinier de notre fleur prend soin... »

Avec vous, mon enfant, comme le siècle est loin !



## LA LEÇON

Voilà mon rêve, bien simple :

Rentré de classe,  
Chaque soir, ici, près de moi, tu prendrais place  
Gentiment, écolier raisonnable et zélé.  
Sous la lampe on verrait ton front auréolé  
S'incliner, studieux, sur l'énigme d'un livre.  
Du coin de l'œil, furtif, j'aimerais à te suivre  
Dans les détours secrets d'un vieux texte latin :  
Pour t'aider dans ta chasse à saisir ton butin,  
D'un conseil en passant j'éclairerais ta route,  
Et peu à peu, sortant de la brume et du doute,  
A ton appel, par la vertu de ton effort,  
Se lèverait l'Idée éclatante qui dort...

O tranquille bonheur et du père et du maître !  
 Quinze ans, vingt ans ainsi, dans son enfant voir naître  
 Un peu plus de grandeur, un peu plus de clarté ;  
 Avec lui sous les mots découvrir la beauté,  
 La justice, l'amour, les grandes lois du monde ;  
 Se faire en ce sol neuf l'ouvrier qui féconde,  
 L'apôtre, fier d'êtreindre en l'homme qui mûrit  
 L'élève de son cœur, le fils de son esprit ;  
 Se moquer de vieillir, puisqu'on se continue  
 En se versant entier dans cette âme ingénue,  
 Puisqu'on sent sur ses pas un jeune compagnon,  
 Autre soi-même, prêt à bien porter le nom :  
 Rêve qui s'accomplit, ô pères, pour les vôtres !  
 — Moi, je ne sais plus rien que pour les fils des autres !...

A vous, mon petit roi, qu'est-ce que j'apprendrais,  
 Puisque, Dieu d'un seul coup vous livrant ses secrets,  
 Vous possédez le mot suprême de la Vie ?  
 C'est moi qui vous écoute et qui vous magnifie,  
 Depuis l'heure, ô mon fils, maître terrible et fort,  
 Où vous m'avez donné la leçon de la mort !



# LA PETITE PASSION DE MONSIEUR MON FILS

*Christo confixus cruci.*

Quels secrets révélés par mon petit garçon!  
Mon Dieu! mon Dieu!... Dans un soupir — une seconde! —  
Tout le problème de la Douleur dans le monde,  
Tout le mystère de la Croix!... Quelle leçon!  
Cela semblait si loin, le drame évangélique,  
Si loin, si loin de moi!... Maintenant tout s'explique.  
Je m'incline — il faut bien! — devant le Crucifix :  
Je ne puis plus garder ma vieille indifférence,  
Depuis qu'avec le Christ, prince de la souffrance,  
J'ai vu mourir, cloué sur cette croix, mon fils!

Quoi ? sur cet innocent cet horrible supplice ?

Quoi ? cet arrêt fatal sur l'enfant le plus cher ?...

Ah ! ce mal !... Ah ! ces coups, ces pointes dans ma chair !

« Père, éloignez de nous, éloignez ce calice ! »...

Ah ! ce feu, cette soif, tous ces coups... tous ces coups !

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi nous abandonnez-vous ? »

Son pauvre petit corps qui s'effrite, en ruines !

Tous ses sens tour à tour pris, broyés dans l'étau !...

Grâce !... grâce !... Et toujours de grands coups de marteau

Dans sa tête enfonçant la couronne d'épines !

Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà ses yeux déjà fermés,

Son sang qui se retire... Il semble qu'il défaille.

Plus de doute : c'est Dieu qui passe et nous travaille,

Qui montre qu'Il nous a terriblement aimés...

La sève de ses os sèche comme une argile ;

Son cœur va s'arrêter, si las et si fragile !

Son visage a blêmi, comme s'il s'en allait.

On cherche, on trouve à peine un souffle qui persiste

Sur ses lèvres... « Mon Dieu ! mon Dieu ! mon âme est triste

Jusqu'à la mort... Je veux pourtant ce qui vous plaît ! »

En silence, debout, la mère douloureuse

Pleurait près de l'enfant sur la croix attaché.

Elle avait dû gravir, douce et le front penché,

Le Calvaire, qui mène au tombeau qui se creuse.

Pauvre femme ! elle avait bien vieilli de dix ans,  
Avec les Sept Douleurs divines pour présents.  
Elle sentait ses os brisés dans des tenailles,  
Ses paupières s'emplir d'ombre, ayant trop pleuré,  
Son cœur brûlant se fondre en son sein déchiré,  
En regardant périr le fruit de ses entrailles !

Et l'enfant, dans les bras de l'Archange enlacé,  
Frissonna... puis soudain, comme un lis qui se pâme,  
Il laissa retomber sa tête, et rendit l'âme...  
Et c'est un vendredi que cela s'est passé.  
Et ceux qui l'ont pu voir sous sa forme nouvelle  
Ont bien dit que sa fin semblait surnaturelle :  
On sentait qu'en portant son âme au séjour bleu  
Les Anges avaient dû transmettre au corps qui reste  
Quelque chose de pacifique et de céleste...  
Il dormait dans les fleurs, beau comme un petit dieu !

Et certes ce fut là de la douleur féconde :

Nos cœurs n'ont pas saigné — j'aime à le croire — en vain.  
Sœur de la mort du Christ, conforme au plan divin,  
Votre mort, cher martyr, a dû servir au monde.  
Ce n'est point sans labeurs que vous m'avez quitté :  
Vous avez bien rempli vos jours d'humanité,

Triomphant, tout petit, au-dessus du superbe ;  
Et le Maître accueillant, Là-Haut, avec bonheur  
Dès l'aube vous sourit, ô gentil moissonneur,  
Quand votre poing vaillant lui présenta sa gerbe !

Non ! vous n'êtes pas mort pour rien, stupidement.  
Votre temps d'ici-bas coula prompt, mais sublime,  
Vous faisant l'agneau pur, la splendide victime,  
Qui des tourments d'autrui se charge en son tourment.  
Peut-être êtes-vous mort pour sauver quelque ancêtre,  
Pour racheter la race indigne..., moi peut-être...  
D'autres peut-être encor que je ne connais pas...  
Mais Jésus vous combla sans doute de tendresses,  
Quand vous Lui rameniez tant d'âmes pécheresses  
Que venait d'affranchir votre royal trépas !...



## SANS NOM

Salut encore à notre sœur l'Humilité !  
Je m'accuse d'avoir connu trop de fierté...

Lorsqu'au creux du berceau je vis la fleur éclore  
De ce petit garçon si dru, si frais et rose,  
Dans l'adoration première de l'accueil,  
Je n'ai pu refréner l'élan de mon orgueil.  
C'est vrai... c'est vrai... Le cœur ivre de gloire vaine,  
Sentant battre mon sang dans le sang de sa veine,  
Par lui, par ses deux bras tendus, j'ai cru tenir,  
A moi toujours soumis, l'espace et l'avenir !  
Ce qui respire en moi du passé, les ancêtres  
Dont je garde le nom obscur, se croyant maîtres

De nouveaux ans conquis et de plus hauts destins,  
Devant ce messager souriant des matins,  
Tressaillirent, penchés, en extase, et, sans doute,  
Par mes yeux, par mon cœur exultant, c'était toute  
La race qui s'aimait et s'admirait en lui,  
Son sauveur de demain comme moi d'aujourd'hui !  
— Je me disais : je peux partir ! mon nom doit vivre.  
J'ai, pour soigner ce nom, l'être qui me doit suivre,  
Lui-même créateur, défenseur à son tour  
Des héritiers vaillants qu'appelle notre amour.  
— Je me disais : mon nom, ce n'est qu'un nom modeste,  
Qu'il faut orner, celui de mon père : il atteste  
Le bon vouloir, l'effort : on sent qu'il veut monter...  
Ce n'est plus avec moi qu'il pourra s'arrêter.  
De tout l'espoir du nom mon fils naît le prophète...  
Et par toi, mon enfant, j'avais le cœur en fête,  
Superbe et pavoisé : je croyais en tes yeux  
Voir tous nos descendants passer mystérieux...  
Mais c'était trop d'orgueil pour un bonheur fragile :  
J'ai dû creuser la terre à ta petite argile ;  
De la suite des miens, j'ai dû, dernier chaînon,  
Moi-même dans la fosse ensevelir leur nom !  
Mon enfant ! mon enfant ! que tu nous mortifies !  
Quel silence après nous ! Songe à toutes ces vies  
Que tu prends avec toi dans ton éternité !...

Salut pourtant à notre sœur l'Humilité !

Nul ne se souviendra du nom que j'ai porté ;  
Mais dans des petits-fils par mes filles — peut-être —  
Anonyme et mêlé, mon sang pourra renaître,  
Pareil à tous ces sangs dont s'anima mon cœur.  
Car, pour que jusqu'à moi parvint mon nom vainqueur,  
Bien d'autres noms ont dû disparaître, éphémères ;  
Ma mère, il vous fallut — avec toutes les mères,  
La foule des parents que je ne puis nommer —  
Vous donner tout entière et ne rien réclamer !  
Tel le fleuve, qui croît de tant d'eaux dans sa course,  
Sans en dire les noms, sans en savoir la source.  
Et je vais donc aussi, faible goutte de sang,  
Dans des postérités lointaines me versant,  
Secret, silencieux, par les siècles descendre.  
Et c'est moi qui peut-être aurai fait le cœur tendre  
D'un bel enfant rêveur qui me doit prolonger,  
Moi, l'aïeul maternel, pour lui-même étranger.

Et c'est cela, la vie obscure et généreuse,  
Celle qui se répand dans l'ombre, douloureuse,  
Et qui, le sacrifice avec joie accompli,  
Ne demande plus rien aux autres — que l'oubli.

Pauvre homme, il ne faut plus que d'un nom tu te vantes  
Ton fils, mort à la terre, et tes filles vivantes,  
Te conservant l'amour, t'enlèvent la fierté...

— Salut à notre sœur, la sainte Humilité !



PRIÈRE  
POUR  
LES PETITS ENFANTS

Mon petit! mon petit! empêche de mourir  
Tant de petits enfants de ton pays de France!  
Que Dieu ne laisse pas notre sang se tarir!

Tu la connais bien, toi, l'ancienne et belle France,  
Qui doit tenir si noble place au Paradis :  
Que de vertus, bonté, prudence et vaillance!

Quel cortège, Là-Haut, des Ames de jadis,  
Dont revit à tes yeux la splendeur légendaire !  
Que de fils de nos champs par Jeanne d'Arc conduits!

Que de grands cœurs de France en la maison du Père !  
Quel deuil serait-ce, après tant de siècles chrétiens,  
Qu'un nom si glorieux disparût de la terre !

A ceux du Ciel, puissants, de rester les gardiens  
Auprès de Dieu, les défenseurs de la patrie !  
Et les moindres souvent sont les plus forts soutiens.

Et donc, enfant, de ta bouche angélique, prie  
Pour qu'il s'ouvre beaucoup d'yeux clairs dans les berceaux !

Pour que les nids chez nous gazouillent, pleins d'oiseaux,  
Dans le vieux chêne encor sentant monter sa sève !

Pour l'aurore et l'espoir et la joie et le rêve,  
Tout ce qu'une humble enfance apporte dans sa main !

Pour qu'on n'ait plus à craindre, avec la mort, demain  
L'abandon de la ruche et le chagrin des landes !

Pour qu'un printemps sans fin triomphe, et de guirlandes  
Fleurisse tous les murs de l'antique logis !

Pour que gagne et s'étende, en cercles élargis,  
Plus d'effort de pensée et d'amour dans le monde !

Pour qu'une jeune France exquise, rose et blonde,  
Avec chaque matin renaisse en souriant !

Mon petit ! mon petit ! prie, et sauve en priant  
Tous les petits, qu'il faut aimer comme les nôtres !

Sers Là-Haut ton pays de France à ta façon.  
Dis simplement à Dieu : « Grâce ! Pour tous les autres.  
Acceptez-moi, Seigneur, en suprême rançon ! »





## POUR TA MAMAN

Les instants semblent courts qu'avec toi je remplis ;  
Mais dois-je pour moi seul, dans d'injustes oublis,  
Garder avidement ton âme prisonnière ?  
Songe aussi, mon bel hôte, à ta petite mère  
Qui s'ennuie, et t'appelle, et voudrait bien sentir  
L'enfant, comme au bon temps, contre elle se blottir !  
Et toi-même aujourd'hui peux-tu te passer d'elle ?  
Dieu n'a-t-il pas écrit dans sa Loi que, fidèle,  
Docile, un fils toujours doit aimer ses parents ?...

La vois-tu dans sa chambre, avec ses cheveux blancs,  
Si svelte et pâle, comme au sortir d'un long jeûne,  
Vieille déjà d'avoir perdu l'enfant si jeune ?

Patiente pourtant et douce à son chagrin,  
Vois comme elle offre à Dieu sa peine, à chaque grain  
Du chapelet, à chaque point de son aiguille :  
Car elle coud, songeant aux pauvres qu'elle habille,  
Pour les petits garçons, gloire d'autres mamans !  
Et ses yeux d'un bleu tendre et moite, par moments,  
Semblent — soudain voilés — l'eau d'une source à l'ombre  
C'est que sans doute alors dans son cœur, qui s'encombre  
Des débris pantelants de son bonheur passé,  
Quelque amer souvenir tout à coup s'est dressé...

Elle n'est plus, c'est vrai, comme autrefois, ta mère,  
Quand ses bras te tenaient serré..., mais considère  
Qu'il est juste, que c'est ton devoir, mon chéri,  
De consoler un peu celle qui t'a nourri,  
Si malheureuse, elle à son tour, d'être sevrée !  
Pour la douceur du lait que son sein t'a filtrée,  
Pour la douceur du chant qui t'endormait le soir,  
Verse-lui les bienfaits de l'éternel Espoir !...



## BERCEUSE

Maman, ne crains pas qu'on t'oublie...  
Je t'appartiens, tant que tu veux :  
Tu vivras, ma maman jolie,  
Toujours deux !

L'amour nous joint dans sa lumière...  
Ne crois pas ton câlin parti :  
Le Ciel n'ôte pas à la mère  
Son petit !

Prie ! espère ! et ton cœur qui m'aime  
Gardera bien mon cœur aimant :  
Je suis à toi, toujours le même,  
Ma maman !

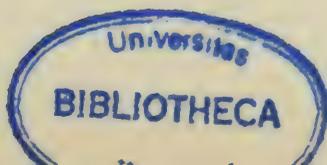


## RAPPEL

Où vous cachez-vous si longtemps, mon adoré?...  
Vous parti, mon cœur, trop fragile, a chaviré,  
Et comme un enfant j'ai pleuré.

Sans vous, je ne suis plus qu'un pauvre homme en détresse,  
Un mendiant... J'ai froid et j'ai faim de tendresse :  
Par pitié, rien qu'une caresse !

Mon Ange, il ne faut plus me quitter si longtemps :  
J'erre et je mène lamente au bord de noirs étangs,  
Sans force, quand je vous attends.



La Douleur rôde, autour de moi, comme une louve :  
Aux chemins de la vie obscure, où Dieu m'éprouve,  
Aidez-moi ! que je me retrouve !

Laisseriez-vous mon cœur vainement consumé ?  
L'amour ne se guérit qu'en possédant l'aimé :  
Revenez-moi, ma fleur de mai !

Vous seul pouvez finir le souci qui me ronge :  
Discret, comme un parfum qui pénètre une éponge,  
Imprégnez mon âme de songe !...

— Vous voici ! vous voici ! j'en suis sûr à présent :  
Comme un aveugle, qui ne voit pas, mais qui sent,  
Je vous sens là, clair, apaisant !

Vous voici, j'en suis sûr, hôte de grâce insigne !  
Vous m'effleurez, bien doux, de votre aile de cygne,  
En disant la chanson bénigne !

Merci ! voilà mon cœur calmé : car de retour  
Avec vous, petit roi, je reçois votre cour,  
La foi, l'espérance et l'amour !

## A MON PETIT BERGER

Voici le troupeau blanc que mon cœur te confie :  
Désirs du mieux, tremblants repentirs de ma vie,  
Quelques frêles bontés... c'est tout... Petit berger,  
C'est ce pauvre bercail qu'à tes soins je confie.

Prends garde à mes brebis ! Ignorant le danger,  
Elles pourraient s'enfuir d'un caprice léger...  
Veille, mon pastoureau fidèle, et des yeux sonde  
Tous les buissons douteux où s'embusque un danger !

Protège mes agneaux contre la bête immonde,  
Mon très pur !... Je crains tant de pièges dans le monde !  
Les loups et les renards rôdent... le basilic  
Se glisse... Défends-nous contre la bête immonde !

Marche sur le dragon, la vipère et l'aspic !  
Pour cueillir la toison douce, en faire trafic,  
Souvent la Horde Noire en mon parc s'est assise...  
Écrase le dragon, la vipère et l'aspic !

Lave mon seuil à grande eau lustrale ! Exorcise  
Tout ce qui trompe et rampe en une ombre indécise !  
Que l'Esprit de l'orgueil et des pensers méchants,  
Troublé devant ton geste, à jamais s'exorcise !

Et puis, petit berger, dis-nous tes meilleurs chants,  
En gardant mes agneaux à l'abri des marchands  
Dans les chemins du ciel où tu les mènes paître...  
Qu'au son de tes pipeaux et de tes jolis chants,

Eux et moi, nous allions joyeux au Divin Maître !



## VIVRE

Vivre plus ! toujours vivre ! ô soif inassouvie  
Du désir, appelant la Lumière et la Vie !...

Vivre ! — Qui, si ce n'est Dieu lui-même, en mon sang  
Insinua l'attrait si doux et si puissant ?

Vivre ! vivre ! — On ne sait ce qu'est ce grand mystère ;  
Mais tout mon corps, dans chaque organe, en chaque artère,  
Jusqu'en la moindre goutte ou fibre du tissu,  
Pour moi, pour me sauver, s'efforce à mon insu.  
Une armée invisible et fervente — ô merveille !  
Dans ma chair, contre tous les périls, lutte et veille,  
M'annonce l'ennemi, de ses coups me défend,

Blessé, me panse, enfin me garde triomphant.  
Et cette œuvre de Dieu, qu'un miracle a fait naître,  
Sans bruit, victorieux, à toute heure en mon être  
Miraculeusement s'accomplit, jusqu'au jour  
Que le miracle aura choisi pour mon retour.

Ce qui rend mieux la vie adorable et sacrée,  
C'est que Dieu lui transmet son pouvoir : elle crée,  
S'accroît, s'épanouit dans les maternités.  
On devrait dire alors : « Dieu nous a visités »,  
Heureux de s'enrichir, de fleurir davantage :  
Quand la famille, en beaux rejets drus, se propage,  
A chaque enfant béni, qui vient se joindre à nous,  
Nous devrions, comblés, rendre grâce à genoux...

Vivre plus ! Toujours vivre ! — Et dans le sein plus large  
De la Cité, content de prendre aussi ma charge,  
Je suis allé, parmi l'adolescence, offrir  
Ce que je sais, d'un cœur toujours prêt à s'ouvrir.  
En combien de raisons, dans l'ombre ensemencées,  
J'ai fait éclore ou croître un peu plus de pensées,  
De passion du beau, peut-être de vertu !  
Que d'esprits par le monde, où je vis répandu !

Mais dans une plus haute ambition de vivre,  
J'ai laissé les meilleurs de mes rêves au Livre ;  
J'ai dit : « Que tout ami de la simplicité  
Vienne à moi, confiant ! Dans l'hospitalité  
Discrète de mon vers, qu'il retrouve ou sa joie  
Ou sa peine, ses plus nobles amours ! Qu'il croie,  
Frère de mon espoir, soutien de mon combat,  
Que c'est son cœur qu'il sent, quand c'est le mien qui bat !... »

Et c'est encor trop peu. Vous jugez, à la flamme  
Qui vous brûle, qu'il faut pour vous plaire, ô mon Ame,  
D'autres présents : c'est Dieu, Dieu seul, qui peut donner  
La coupe inépuisable aux soifs toujours nouvelles,  
Et la Source de Vie et de Gloire éternelles,  
C'est un petit enfant qui va vous y mener...





L'ÂME APAISÉE



— « Père, voici l'avril, l'universel réveil :  
Sois sage !... Il ne faut plus que ta tristesse arrête  
Tous les nuages noirs qui passaient sur ta tête :  
Laisse tes jours nouveaux s'inonder de soleil !

Aimes-tu mieux ton deuil que moi ?... Cesse ta plainte !  
Un regret qui s'obstine est une offense à Dieu.  
Laisse-toi consoler, comme veut la loi sainte,  
Et mets d'accord ton âme avec ce beau ciel bleu !

Un petit oiseau chante au bord de ta fenêtre...  
Rassemble les débris de ton ancien bonheur,  
D'où peut encor jaillir la grâce d'une fleur...  
Crois le conseil des nids qui partout vont renaître

Tout dit : courage ! espoir ! L'enfantine clarté  
Ne te rend-elle pas des tendresses câlines ?  
Et n'as-tu pas senti ton cœur revelouté  
Avec ces frais gazons au penchant des collines ?

Écoute la leçon de la Nature, et sors  
De ta retraite. Nul ne peut vivre en avare,  
Pour soi. Vois ce jardin, qui s'exalte et se pare,  
Devant au temps fixé ramener ses trésors.

Imite ces rayons doux, ces douces rosées !  
Sors et retourne au monde et te mêle à ses bruits !  
Malgré les vents, malgré des ramures brisées,  
Tant que l'arbre résiste, il doit donner ses fruits.

Accomplis pour nous deux la tâche de la terre,  
Juste, sans épargner ton généreux effort ;  
Sur de plus malheureux, comme un chêne plus fort,  
Épands autour de toi ton feuillage prospère.

Fleuris d'amour : j'attends ta bonne volonté,  
Celle du verger blanc dans la saison clémente ;  
Prête ton aide humaine à l'œuvre de bonté,  
Sans savoir si demain s'apprête la tourmente.

Fleuris tant que tu peux, indulgent travailleur,  
Et, si la mort flétrit ta floraison surprise,  
Je passerai sur ton âme comme une brise  
Pour en porter Là-Haut le parfum le meilleur ! » —





— J'obéis... J'ai revu le grand parc solitaire,  
Où dans l'écorce, ainsi que le sang de l'artère,  
Sans bruit, ont travaillé les sèves du printemps,  
Et sous les verts arceaux des voûtes solennelles  
J'ai senti la douceur et la paix éternelles  
Descendre dans mon cœur des rameaux palpitants.

Mais mieux que ces pitiés de la Nature heureuse,  
Je goûte, mon enfant, votre âme savoureuse,  
Fleur parfaite de grâce et de sérénité,  
Et, docile à la Main qui fait tourner les mondes,  
Je laisse croître en moi, chaque jour plus profondes,  
La paix et la douceur de votre éternité...



Une maman — où donc ai-je lu la légende? —  
De l'enfant tôt parti gardait peine si grande  
Qu'elle pleurait, pleurait toujours plus, ne voulant  
Accepter dans son ombre un rayon consolant.

Ses yeux pourtant, un soir, virent un songe étrange :  
Un cortège azuré d'enfants à tête d'ange  
Passait, grappe innocente et pure des petits  
Que Dieu vendange, afin d'orner son Paradis.

Mais parmi ces enfants, les uns, joyeux, en tête  
Laisaient tomber les fleurs des corbeilles de fête ;  
D'autres, sans non plus l'air soucieux de défunts,  
Balançaient sur leurs fronts des vases de parfums,

Et d'autres, en chantant des psaumes d'allégresse,  
Levaient des coupes d'or fines, où la Tendresse  
Avait dû lentement distiller sa liqueur...

Mais à distance, seul, derrière, avec gros cœur,

Un pauvre tout petit, qui ne les pouvait suivre,  
Traînait à ses deux poings menus des seaux de cuivre  
Très lourds, qui le faisaient ployer de leur fardeau,  
Et ses pas s'encadraient de deux longs rubans d'eau.

« C'est lui, mon fils ! » cria la mère à son approche,  
En s'élançant... Mais lui, d'une voix de reproche :  
« Je ne voudrais porter que l'encens ou des fleurs :  
» Pourquoi m'imposes-tu le fardeau de tes pleurs ? »

Et la mère comprit... Pareil à cette mère,  
J'essaierai de tarir l'ancienne source amère :  
Je te déchargerai du poids de mes douleurs.  
Me voici sage, enfant... Chante et jette des fleurs !

PRÈS DE  
MA CLAIRE FONTAINE

Je sais dans un bois sombre une discrète allée  
    Que ne trouble aucun pas humain,  
Et chuchotant à peine, au bout de ce chemin,  
    Une source voilée.

Des feuillages récents sur le clair flot rêveur  
    Balancent leur frêle guipure ;  
Et moi, que ton appel enchante, ô source pure,  
    J'accours avec ferveur.

Que ton onde est limpide et belle, avec sa flèche  
De soleil passant au travers !

Et que mon cœur brûlant, sous les longs rameaux verts,  
T'aime, ô ma source fraîche !

Que pour broder de fleurs ta berge, brin par brin,  
Tu travailles, bonne fileuse !

Moi, je me penche, avide, et l'eau miraculeuse  
Assoupit mon chagrin.

Aussi je m'abandonne à ton joli caprice,

Comme un enfant dort dans les bras :

Je n'aurai plus de chants que ceux que tu voudras,  
Ma source inspiratrice !

Et puissé-je souvent, pour te mieux ressembler,

Auprès de toi fixant ma course,

Dans ton naïf miroir, chère petite source,  
Sans bruit me contempler !



## LE BAISER AUX PARENTS

— « Mes sœurs, rendez-leur mes caresses...  
Autrefois, jalouses, jaloux,  
Nous nous disputions leurs tendresses  
Et leurs genoux...

« Moi, je vous ai cédé ma place ;  
Mais mon cœur demande en paiement  
Qu'à leur cou votre amour s'enlace  
Pieusement.

« Ils ont besoin de mes tendresses,  
Moi, de vos bras et d'un regard :  
Dites, leur donnant vos caresses :  
« C'est de sa part ! »

« De vos bouches, calmant leurs fièvres,  
Sur leurs yeux aimez vous poser ;  
Dites, mes sœurs : « Ce sont nos lèvres,  
Mais son baiser ! » —



## CHANSON DE MAI

La cloche de l'aurore envoie  
    Ses vœux de joie,  
Ses angelus à plein essor :  
Allons-nous-en dans la prairie  
    Qu'a refleurie  
Le mois tendre aux caresses d'or !

La bonne odeur d'herbe mouillée  
    Et de feuillée !  
Avant la faux des fenaisons,  
Quand tout n'est que vie et louange,  
    Mon petit ange,  
Courons par les jolis gazons !

Que d'hymnes ! L'eau qui rêve, douce,  
    Semble, en la mousse,  
Un nid gazouillant, et, vermeil,  
Le peuplier fait un bruit d'onde,  
    Qui vagabonde,  
Là-haut, dans un champ de soleil !

Nous, en ces fêtes printanières,  
    Parfums, lumières,  
Allons, divin enfantelet,  
Cueillir de belles simples choses,  
    Blanches et roses,  
Pour en tresser un chapelet !

Puis au bon Dieu, tous deux ensemble,  
    — Car mon cœur tremble,  
S'il n'était par toi présenté —  
Nous offrirons, chanteurs rustiques,  
    Nos frais cantiques  
Et nos fleurs de la charité !



## POUR MA VIEILLESSE

Je suis rentré dans l'ordre et la paix... Mais je songe  
Que l'ombre du soir croît sur la route et s'allonge...  
Mon enfant, j'ai besoin de toi... Va sur mon seuil  
Attendre en souriant, et faire signe aux Heures  
Qui passent... J'essaierai de les rendre meilleures,  
Toi m'aidant, d'un meilleur accueil.

Qu'ont-elles dans leurs plis de robe ou leurs corbeilles ?  
D'autres deuils ? de menus ennuis, essaim d'abeilles ?  
De vains désirs ? d'inexprimables trahisons ?  
Je ne sais... Mais souvent l'hiver de la vieillesse  
Brise l'aile des vents sur la vitre, et ne laisse  
Qu'un paysage vide aux mornes horizons...

Fais signe, mon enfant, aux pâles voyageuses,  
Qui voudraient s'abriter chez moi, même aux fâcheuses,  
Même à celle, là-bas, qui cache son couteau :  
Dis-leur qu'à mon foyer tu vois des choses tendres,  
Qu'il reste encor, pour se chauffer, parmi les cendres,  
          Quelques tisons sous le manteau !

Dis-leur que l'huile est douce en ma lampe encor claire,  
Que je les recevrai sans orgueil ni colère,  
Sans parole chagrine et sans geste brutal ;  
Que mon front, tant qu'il peut, détend son pli morose,  
Et qu'en paix sur ma table, où s'épanche un jour rose,  
Deux brins de frais lilas rêvent dans un cristal...

Je sais que du dehors les frileuses passantes  
Viendront sans grâce, comme en boudant, languissantes  
Porter l'ombre inquiète et les souffles neigeux ;  
Mais dis-leur que, d'amour et de vaillance ornées,  
Nous en ferons encor de plaisantes journées  
          Avec des charités pour jeux !

Dis-leur mon bon vouloir... Mais toujours, je t'en prie,  
Qu'en mon regard fané ton enfance sourie  
Comme en l'étang du soir s'étoile un firmament;  
Et fais que du vieillard, qu'appelle un long voyage,  
Les miens, dans leur regret, ne gardent qu'une image  
Pure comme la tienne et douce infiniment !...





## IN HORA MORTIS

Ce serait, s'il plaisait à Dieu, quelque matin  
De gloire, en la saison des gerbes coutumières,  
Quand les lis de l'enclos montent vers la lumière,  
A l'heure où midi berce un angelus lointain...

J'aurais reçu, contrit, l'onction du saint chrême  
Sur ma lèvre et mes mains, instruments du péché,  
Prêt au prochain signal, et, déjà détaché,  
Suant d'un rude effort pour le départ suprême.

Sur le coteau, là-bas, j'aurais dit mes adieux  
Aux flots ensoleillés de la moisson prospère,  
Et simple, sans regret des choses de la terre,  
Mon travail accompli, j'aurais fermé mes yeux...

Alors toi, n'est-ce pas ? accourant de ton aile  
De colombe, toi, mon divin, mon bien-aimé,  
Te penchant sur mon front impassible et pâmé,  
Tu cueillerais, fervent, mon âme paternelle.

Libre, je laisserais mon vêtement impur,  
Et, pèlerin muni du royal Viatique,  
Je suivrais en priant l'ascension mystique,  
Par ta palme guidé, sur les chemins d'azur.

Et le ciel s'ouvrirait, immense : des pétales  
Neigeraient, embaumés, d'ineffables printemps ;  
Des Anges blancs et bleus sillonneraient, chantants,  
L'éther irradié de splendeurs triomphales.

Et j'attendrais, tremblant, les souverains décrets :  
Perdu dans des clartés, ravi dans des miracles,  
Face à face avec Dieu sous les grands tabernacles,  
Confus, n'osant parler, je me prosternerais...

Mais alors, mon enfant, hôte de la patrie  
Bienheureuse, plaidant ma cause, tu diras :  
« Effacez ses erreurs et rouvrez-lui mes bras  
En l'accueillant, Jésus, dans votre Seigneurie !

Prenez pitié, Très Doux, de ce père éprouvé,  
Du pauvre ménestrel qui vous tend sa guirlande,  
Et pour son paradis suprême — ne demande  
Que l'éternel trésor de l'enfant retrouvé !... »





# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PAR LA PRIÈRE.	
<i>Fiat voluntas tua!</i> .....	5
Au petit Bienheureux.....	9
PROMENADES.	
<i>On se dit, on se croit tout d'abord courageux</i> .....	15
<i>Je ne sortais jamais sans lui</i> .....	17
<i>Ob! ne jouons pas — jeu cruel! — à nous cacher.</i>	19
<i>Que de feuilles, dans l'air brutal qui les tourmente.</i>	21
<i>Nous nous connaissions peu naguère</i> .....	23
<i>Ami, je vous sais gré de me plaindre — à l'écart..</i>	25
<i>Ob! ces visions dans les rues</i> .....	27
<i>Laissez-moi donc aller</i> .....	29
DANS LA MAISON.	
<i>Me voici seul enfin</i> .....	33
<i>Les meubles, tout autour de la salle</i> .....	35

<i>Ab! si cette glace aujourd'hui.....</i>	37
<i>C'est lui, mon tout joli, trait pour trait ressemblant.</i>	39
<i>Qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? Imprudent!.....</i>	41
<i>Votre portrait sourit encor ! je vous envie.....</i>	43
<i>Pauvre infiniment, comme un roi découronné.....</i>	45
<i>Je suis tel qu'au départ.....</i>	47

## AUX LUEURS DU FOYER.

<i>Les yeux sur mon foyer, je contemple la flamme...</i>	51
<i>J'évoque un vieux tableau de maître primitif.....</i>	53
<i>Comment ? toi de retour, déjà ?.....</i>	55
<i>Nuit de Noël.....</i>	57
<i>D'une année à l'autre.....</i>	59
<i>Offrande.....</i>	61
<i>Pourquoi pleurer encore ?.....</i>	63

## VERS L'AUTRE HORIZON.

<i>Dans le silence et par delà.....</i>	69
<i>Adjuration.....</i>	75
<i>Pour me consoler.....</i>	79
<i>La leçon.....</i>	81
<i>La petite Passion.....</i>	83
<i>Sans nom.....</i>	87
<i>Prière pour les petits enfants.....</i>	91
<i>Pour ta maman.....</i>	95
<i>Berceuse.....</i>	97
<i>Rappel.....</i>	99
<i>A mon petit berger.....</i>	101
<i>Vivre.....</i>	103

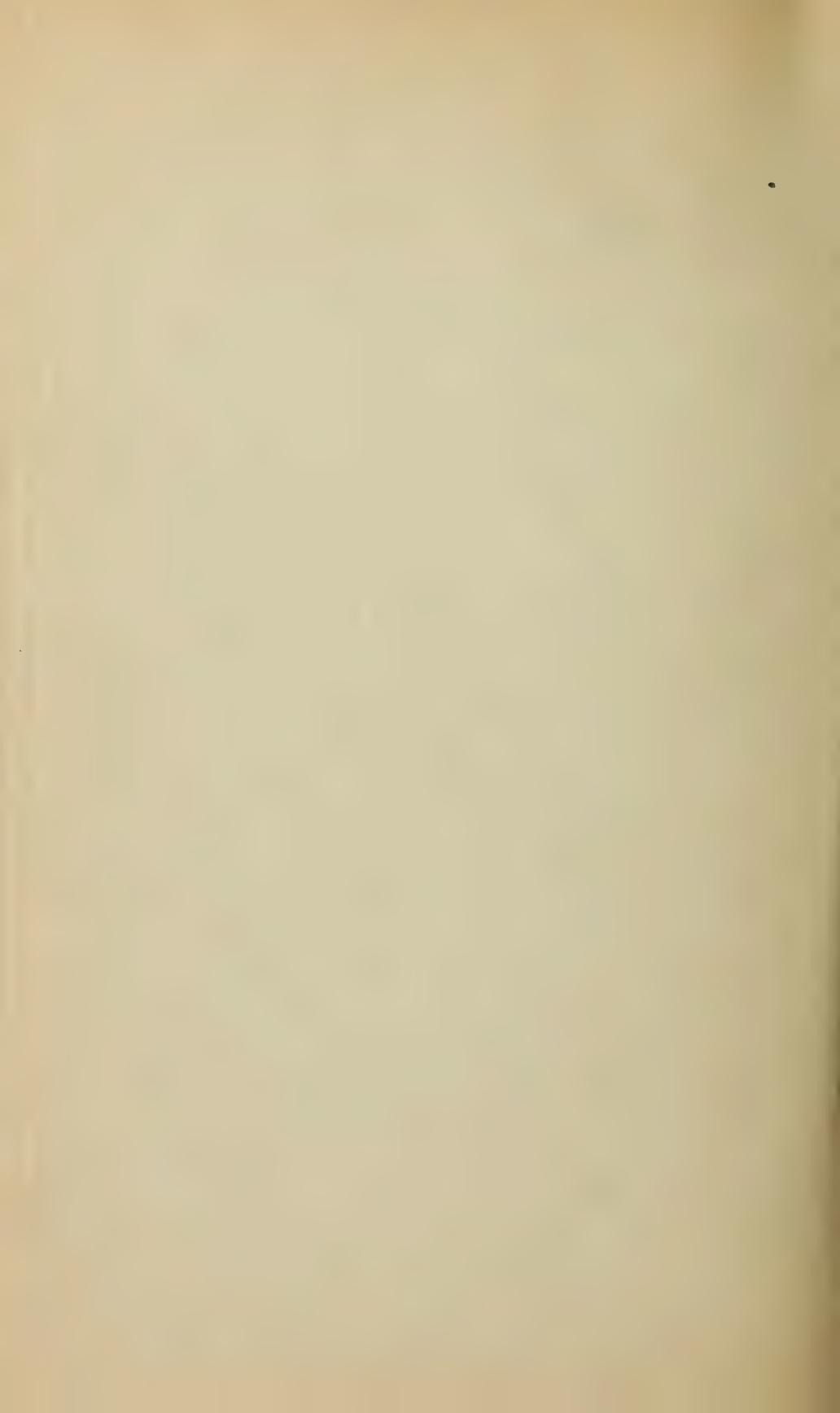
## L'ÂME APAISÉE.

<i>Père, voici l'avril</i> .....	109
<i>J'obéis... J'ai revu le grand parc solitaire</i> .....	113
<i>Une Maman</i> .....	115
Près de ma claire fontaine.....	117
Le baiser aux parents.....	119
Chanson de mai.....	121
Pour ma vieillesse.....	123
<i>In hora mortis</i> .....	127





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE LUNDI 23 OCTOBRE  
MCMXI  
pour  
*LA REVUE DES POÈTES*  
par  
JOUVE ET C<sup>ie</sup>  
15, RUE RACINE, VI<sup>e</sup>  
PARIS





*La Bibliothèque*  
Université d'Ottawa  
Echéance

*The Library*  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



a39003 002026499b

PQ 2651 . I32P6 1911

ZIDLER, GUSTAVE

POUR RETROUVER L'ENFAN



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	10	03	21	14	1